This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

2

US 22124

Bought with
the legacy of
Robert Waterston.

29 April, 1878.

DÉCOUVERTES

DES SCANDINAVES

EN AMÉRIQUE

Typographie orientale de Marius Nicolas, à Meulan.

DÉCOUVERTES
DES SCANDINAVES
EN AMÉRIQUE

DU DIXIÈME AU TREIZIÈME SIÈCLE

FRAGMENTS DE SAGAS ISLANDAISES

TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

PAR

Eugène
E. BEAUVOIS

Membre de la Société Américaine et de la Société Asiatique
de Paris.

EXTRAIT N° 3 DE L'ANNÉE 1859
DE LA REVUE ORIENTALE ET AMÉRICAINE.

PARIS,

CHALLAMEL AINÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
COMMISSIONNAIRE POUR L'ALGÉRIE ET L'ÉTRANGER
Rue des Boulangers, 30.

M DCCC LIX.

I, 140
~~1376.10~~
US 2212.4

1878, April 29.
Waterston fund.

DÉCOUVERTES

DES SCANDINAVES

EN AMÉRIQUE.

Plus de cinq siècles avant le mémorable voyage de Christophe Colomb, un Islandais, qui se rendait au Groenland, fut poussé par une tempête près des côtes de l'Amérique (986). Retourné parmi ses compatriotes, il ne manqua pas de parler des terres qu'il avait découvertes. Son récit eut du retentissement jusqu'en Allemagne, et plusieurs navigateurs scandinaves explorèrent le nouveau monde et y formèrent des établissements. Les tentatives de ce genre se répétèrent jusqu'au quatorzième siècle[1]. Mais à partir de Marguerite Valdemar, les rois de l'Union scandinave s'étant réservé le monopole du commerce avec les colonies, prirent des mesures désastreuses pour rendre impossible toute espèce de contrebande. Il fut défendu sous les peines les plus sévères, à tout navigateur privé, d'aborder dans les possessions ultramaritimes, excepté dans le cas de danger imminent. Ces lois dictées par l'imbécillité ruinèrent la marine et les pays qui ne vivaient que par elle. Les Scandinaves, qui

[1] Le dernier voyage dont il soit fait mention dans les sagas, eut lieu en 1347.

avaient été du neuvième au quatorzième siècle les plus grands navigateurs de l'Europe, perdirent successivement la prédominance dans la mer du Nord, l'océan Atlantique, et même la mer Blanche, l'océan Glacial et la mer Baltique, où ils furent supplantés par la Hanse. En se chargeant de pourvoir aux besoins de leurs sujets d'outre-mer, les monarques avaient entrepris plus qu'ils ne pouvaient exécuter : ils laissèrent dépérir des colonies florissantes, et finirent par oublier totalement qu'il y eût un Groenland et un Vinland (contrée de l'Amérique). La mémoire des lointaines expéditions des Islandais s'oblitéra si bien, qu'on les a révoquées en doute. Mais enfin une génération moins indifférente à la gloire de ses ancêtres a revendiqué pour eux celle de la découverte d'une partie de l'autre hémisphère. Les savants se sont livrés avec ardeur à la recherche des documents écrits et des monuments archéologiques qui attestent le séjour des anciens Scandinaves dans plusieurs contrées de l'Amérique septentrionale. En 1707, l'Islandais Thormodus Torfæus porta ces faits à la connaissance du monde savant par la publication d'un mémoire intitulé : *Historia Vinlandiæ antiquæ.* Mais cet opuscule est extrêmement rare ; d'ailleurs la critique historique n'avait pas encore fait assez de progrès pour que l'estimable archéologue épuisât le sujet et ne laissât rien à glaner après lui. La société des Antiquaires du Nord a repris la question avec un zèle patriotique, et c'est un des plus grands services qu'elle a rendus à la science que d'avoir édité une collection de tous les documents originaux. Ce recueil est malheureusement trop peu répandu. Nos libraires n'en ont pas de dépôt ; et de toutes les bibliothèques publiques de France, la Bi-

bliothèque Impériale est peut-être la seule qui possède, non pas la grande collection[1], mais l'abrégé. Dans de telles circonstances, il est permis de croire qu'une traduction française ne sera pas superflue. On a omis diverses pièces

---

[1] *Antiquitates americanæ, sive Scriptores septentrionales rerum antecolombianarum in America, opera et studio* **Caroli C. Rafn.** *Copenhague,* 1837 (526 p.), gr. in-4°. Voici l'indication des principales matières qui y sont contenues:

1° Introduction, et recherches sur l'âge et l'autorité des manuscrits islandais où il est parlé de l'ancienne Amérique.

2° Saga d'Erik Rauda et relation des premiers voyages en Amérique, fragments extraits du *Codex flateyensis*, transcrit de 1387 à 1395.

3° Saga de Thorfinn Karlsefne et de Snorre Thorbrandsson, avec des extraits du *Landnamabok*, du *Heimskringla* de Snorre Sturleson et du *Eyrbyggia*.

4° De la découverte de l'Islande au neuvième siècle, et des *papæ* ou ermites irlandais qui y habitaient avant l'arrivée des Scandinaves.

5° De la colonisation du Groenland au dixième siècle ; des Esquimaux.

6° Séjour de Are Marson dans le Hvitramannaland ou pays des hommes blancs (Géorgie, Caroline, Floride), à partir de 983.

7° De Biœrn Asbrandsson, surnommé Breidvikingakappi, qui fut jeté sur les mêmes côtes, en 999, et fut trente ans chef d'une tribu indigène.

8° De Gudleif Gudlaugsson, qui aborda dans le même pays et fut soustrait à la mort par le précédent.

9° Voyage en Vinland de l'évêque groenlandais Eric, en 1121 ; voyage des prêtres Adalbrand et Thorvald Helgason en Terre-Neuve (1285) ; voyage de Landa-Rolf dans le même pays en 1288-1290.

10° Voyage de quelques ecclésiastiques islandais dans le détroit de Barrow, en 1266.

11° Extraits d'ouvrages géographiques islandais du treizième siècle où l'Amérique est mentionnée ; description du Groenland par Ivar Bardsson.

12° Ancien chant des Færœr où il est fait mention du Groenland.

et divers passages qui ont trouvé place dans les *Antiquitates americanæ*, mais qui n'avaient aucun rapport avec notre sujet spécial : les voyages en Amérique des anciens Scandinaves. Quand il y a plusieurs relations d'un même voyage, on a choisi la plus intéressante et la plus digne de foi, et l'on s'est contenté d'analyser les autres.

13° Relation de la découverte du Vinland par Adam de Brème, qui vivait au onzième siècle.

14° Description de quelques restes d'antiquités trouvésdans le Groenland, le Massachusett et le Rhode-Island, avec planches.

15° Position des pays découverts en Amérique déterminée au moyen de remarques géographiques, nautiques, astronomiques; généalogie des explorateurs de l'Amérique.

L'ouvrage est accompagné de *fac-simile* des manuscrits d'où sont tirés les principaux documents, de six planches représentant d'anciens monuments, et de quatre cartes, savoir : Carte de l'Islande au onzième siècle, par Bjorn Gunnlaugsson et Finn Magnusen; carte de l'Eystribygd ou district de Juliane-haab (Groenland), par le capitaine Graah; carte générale des découvertes des Scandinaves dans les régions arctiques et l'Amérique, du dixième au quatorzième siècle; carte du Vinland.

Tous les textes sont accompagnés d'une traduction danoise et latine et de notes philologiques, historiques et géographiques, en latin.

On voit par cette courte notice, que M. Rafn n'a rien négligé pour rendre sa publication aussi instructive qu'intéressante. Il a consigné les principaux résultats de son travail dans des mémoires dont quelques-uns sont en français; et il a même donné sous le titre d'*Antiquités américaines* (Copenhague, 1845, 200 p., gr. in-4°, avec deux cartes), un choix des principales pièces contenues dans son grand ouvrage. Si ce dernier est si peu répandu, on ne peut l'attribuer qu'à son prix élevé (40 à 50 fr.) et à la rareté de nos relations littéraires avec le Danemark.

EXTRAIT DE LA SAGA D'ÉRIK RAUDA.

Ce morceau est tiré du fameux *Codex Flateyensis* (Flateyiarbok), un des plus beaux monuments de calligraphie scandinave, qui fut écrit de 1387 à 1395[1]. Peringskiold, et plus tard Schœning, l'insérèrent dans leur édition de l'histoire des rois de Norvége, de Snorre Sturleson. Mais rien ne justifiait cette interpolation; car l'auteur du Heimskringla n'a dû mentionner que sommairement la découverte de l'Amérique, qui n'appartenait pas à son sujet.

Voyage de Biarne, fils d'Heriulf.

Heriulf Bardson était petit-fils de Heriulf, qui obtint de son parent Ingolf, premier colonisateur de l'Islande (874), la concession du pays compris entre Vog et Reykianess (Islande occidentale), et s'établit à Drepstokk. De sa femme Thorgerd il eut un fils nommé Biarne, qui était doué des plus heureuses dispositions. Dès sa jeunesse, Biarne se sentit du goût pour les voyages; il visita les pays étrangers et il acquit honneur et richesses. Il passait tour à tour l'hiver en voyage ou chez son père, et au bout de peu de temps il devint propriétaire d'un navire marchand. Le dernier hiver que Biarne resta en Norvége, son père se défit de son domaine et se prépara à passer en Groenland avec Erik[2]. Sur le navire d'Hériulf était un chrétien des îles Hébrides qui com-

---

[1] Ces deux dates sont fixées, l'une par une remarque interlinéaire du copiste, l'autre par une note de Jon Hakonson, pour qui cette copie fut faite.

[2] Erik surnommé *Rauda* ou le Rouge, qui banni de l'Islande en 986, alla s'établir à Brattahlid (Groenland méridional).

posa le poëme intitulé : *Hafgerdingar-drapa* (ode sur les tourbillons de mer), qui a pour refrain les vers suivants :

« Que le bon tentateur des moines dirige mon voyage ; que le seigneur des voûtes célestes me tende une main secourable. »

Heriulf habitait à Heriulfnes[1] et jouissait d'une grande considération. Erik Rauda, qui demeurait à Brattahlid, était le personnage le plus considérable du lieu, et était respecté de tous. Il avait trois fils, Leif, Thorvald et Thorstein, et une fille, Freydis, mariée à un certain Thorvard qui résidait à Gardar, où est actuellement le siége épiscopal [de Groenland]. Cette dernière était d'un caractère altier. Son mari, homme borné, ne l'avait obtenue qu'en considération de sa grande fortune. A cette époque tous les habitants du Groenland étaient encore païens.

Biarne arriva l'été vers la plage[2] d'où son père était parti le printemps de la même année. Il en fut tout désappointé, et ne voulut pas décharger son navire. Interrogé par les gens de son équipage sur le parti qu'il se proposait de prendre, il répondit qu'il voulait, comme l'habitude, passer l'hiver avec son père, et qu'il allait mettre à la voile pour le Groenland, s'ils voulaient le suivre. Tous y consentirent. « Bien des personnes, dit Biarne, trouveraient cette entreprise insensée, puisque aucun de nous ne connaît la mer du Groenland. » Cependant ils prirent le large dès qu'ils eurent achevé leurs préparatifs. Ils naviguèrent trois jours

---

[1] Aujourd'hui Ikigeit (Groenland).

[2] Il faudrait peut-être traduire : *à Eyrar*, qui correspondrait à Eyrarbakki, dans le district d'Arnes (Islande occidentale).

jusqu'à ce qu'ils perdissent la terre de vue[1]. Le vent favorable ayant alors fait place à un vent du nord accompagné d'une brume obscure, ils furent plusieurs jours sans savoir où ils étaient poussés. Quand le ciel se fut éclairci et qu'ils purent discerner les constellations, ils déployèrent les voiles et au bout d'un jour de navigation, apercevant une côte, ils discutèrent entre eux quel pays ce pouvait être. Biarne dit qu'il ne croyait pas que ce fût le Groenland. Ses compagnons lui ayant demandé s'il voulait débarquer : « Mon avis, dit-il, est que nous nous approchions du rivage. » Ils s'y conformèrent, et virent que le pays était sans montagne, mais couvert de bois et traversé par quelques petites collines. Tournant vers la terre l'envergure de la voile, ils côtoyèrent cette contrée, qu'ils laissèrent du côté de bâbord. Ils naviguèrent ensuite un jour et une nuit avant de voir une autre côte, qui était plate et couverte d'immenses forêts. Biarne jugea donc que ce n'était pas le Groenland, où il avait entendu dire que s'élevaient de hautes montagnes de glace. Le vent favorable s'étant abattu, les matelots voulaient prendre terre ; mais Biarne s'y opposa. Ils objectèrent que le navire manquait d'eau et de bois. « Nous nous en passerons bien, » dit Biarne. Ils lui firent quelques remontrances à ce sujet ; toutefois, ayant reçu l'ordre de manœuvrer les voiles, ils obéirent et tournèrent la proue du

---

[1] Si le texte était susceptible d'une autre interprétation, on aimerait mieux traduire par : Il y avait trois jours qu'ils avaient perdu la terre de vue, lorsque le vent favorable... ; car il paraît singulier que nos voyageurs distinguassent encore la terre après trois jours de navigation par un bon vent.

côté de la haute mer. Ils naviguèrent trois jours avec un vent de sud-ouest, et aperçurent une terre élevée et des rochers couverts de glace. Biarne ne jugea pas utile d'aborder à cette terre peu séduisante. On ne cargua donc pas les voiles, mais on continua à naviguer le long des côtes, et l'on vit que ce pays était une île. Ils s'en éloignèrent à la faveur d'un vent propice qui prit tellement de force, que Biarne fit carguer les voiles, de manière à ralentir la course trop rapide du navire. Au bout de trois jours, ils aperçurent une quatrième terre et demandèrent à Biarne si c'était le terme de leur voyage. « Ce pays, dit-il, répond à la description que l'on m'a faite du Groenland. Descendons-y. » Le soir ils débarquèrent sur un promontoire près duquel il y avait un bateau. Heriulf habitait sur ce promontoire, qui a plus tard été nommé d'après lui *Heriolfnes*. Biarne y resta tant que vécut son père, et même après la mort de ce dernier.

Découvertes de Leif, fils d'Erik.

Biarne, étant allé en Norvége (vers 994), visita Erik Jarl, de qui il fut bien accueilli. Il fit une relation des voyages où il avait vu des terres inconnues. On le trouva bien peu curieux de n'avoir pas mieux examiné ces pays, et on lui en fit des reproches. Toutefois il fut mis au nombre des courtisans du Jarl. L'été suivant il retourna au Groenland, où l'on parla beaucoup de ses découvertes. Leif[1], fils d'Erik Rauda de

---

[1] Dans la *Saga de Thorfinn Karlsefne et de Snorre Thorbrandsson*, éditée d'après un mss. du treizième ou quatorzième siècle, par Rafn, dans *Antiquitates Americanæ*, on trouve d'intéressants détails sur la vie de

Brattahlid, l'alla trouver et lui acheta son vaisseau. S'étant attaché trente-cinq compagnons, il pria son père de se mettre à leur tête. Erik s'excusa sur son âge, qui ne lui permettait plus, comme autrefois, de s'exposer au froid et à l'eau ; mais il finit par céder aux instances de Leif, qui lui représenta qu'il avait plus de bonheur qu'aucun des membres de leur famille, et lorsque tout fut prêt, il se mit à cheval pour se rendre au vaisseau, qui était à peu de distance. Mais le cheval ayant trébuché, le cavalier tomba à terre et s'endommagea le pied. Il dit à cette occasion : « Il n'est pas dans mes destinées, je crois, de découvrir d'autre pays que celui-ci ; nous n'irons donc pas plus loin ensemble. » Il retourna donc à Brattahlid, tandis que son fils s'embarquait avec ses trente-cinq compagnons, au nombre desquels se trouvait un homme du sud[1] nommé Tyrker. Ayant mis à voile[2], ils retrouvèrent le pays que Biarne avait vu. Ils jetèrent l'ancre, mirent un bateau en mer, et firent une descente à terre. Entre la côte et les glaciers qui s'élevaient plus loin à l'intérieur, le sol était jonché de galets. Il n'y avait point de gazon, et le pays était dépourvu de toute espèce d'agréments. « Mais du moins, dit Leif, nous n'avons pas fait comme Biarne, qui a négligé de visiter cette

---

Leif, et notamment sur ses efforts pour propager le christianisme au Groenland ; mais le récit de son voyage en Amérique y est beaucoup moins circonstancié que dans la *Saga d'Erik Rauda*, que l'on a suivie dans cette traduction. L'auteur de la Saga de Thorfinn attribue à Leif la découverte de l'Amérique, et place cet événement en l'an 1000.

[1] Le texte porte *Sudrmadr*, qui est souvent employé pour désigner les Allemands.

[2] En l'an 1000.

terre. Je veux lui donner un nom. Je l'appelle *Helluland*[1] (pays rocailleux). »

Ils regagnèrent leur vaisseau et se remirent en mer. Découvrant un autre pays, ils s'approchèrent de la côte et y descendirent après avoir jeté l'ancre. Cette contrée, dont le rivage s'abaissait en pente douce vers la mer, était plate, boisée et couverte de sable blanc. « Je lui donne, dit Leif, le nom de *Markland*[2] (pays de forêts), eu égard à la nature de ses productions. » Ils se hâtèrent de retourner à leur navire, et furent poussés plus loin par un vent de nord-est. Au bout d'un jour et d'une nuit, ils arrivèrent en vue d'une nouvelle terre. S'y étant dirigés, ils abordèrent à une île qui était au nord du continent. Cette île[3] jouissait d'une bonne température. Ayant remarqué de la rosée sur le gazon, ils en goûtèrent et la trouvèrent plus savoureuse que tout ce qu'ils connaissaient. S'étant rembarqués, ils naviguèrent sur un détroit[4] resserré entre l'île et un promon-

---

[1] Divers faits donnent à penser que ce pays était l'île de Terre-Neuve, qui est à 120 myriamètres du Groenland. Or on peut évaluer à 22 myriamètres la distance que parcouraient en un jour les anciens navigateurs scandinaves. Biarne, qui avait été poussé par un fort vent, avait bien pu faire en quatre jours la traversée de Terre-Neuve à *Heriulfsnes* (aujourd'hui Ikigeit). Cette île est encore couverte de bancs de roches où les arbres et le gazon ne peuvent croître.

[2] C'est la Nouvelle-Écosse, qui est en effet au sud-ouest du Helluland, à trois jours de navigation (67 myriamètres), qui est généralement basse et plate sur la côte, bordée de sable blanc, et boisée à l'intérieur.

[3] Nantucket ou bien Martha's Vineyard, situées au sud du cap Kialarnes (aujourd'hui cap Cod) et à 30 myriamètres au sud-ouest de la Nouvelle-Écosse. On y trouve encore du miélat.

[4] Vineyard Sound, entre Martha's Vineyard et la petite péninsule ter-

toire qui s'avançait au nord, et qu'ils tournèrent en se dirigeant vers l'ouest. L'eau était très-basse, et au temps de la marée descendante leur vaisseau resta à sec. Ils se virent à une grande distance de la mer; mais ils étaient si pressés de visiter la terre, qu'ils n'eurent pas la patience d'attendre que la haute marée remît à flot leur embarcation; ils se rendirent de suite au rivage, vers l'embouchure d'une rivière qui sortait d'un lac. A la haute marée, ils retournèrent en bateau vers leur navire, sur lequel ils remontèrent le fleuve et le lac. Ils y jetèrent l'ancre, et ayant débarqué leurs effets, ils élevèrent quelques huttes. Ils se décidèrent ensuite à faire des préparatifs pour y passer l'hiver et bâtirent une grande maison [1]. Dans le fleuve et le lac, ils trouvaient en abondance des saumons, les plus grands qu'ils eussent jamais vus. Le climat était si favorable, qu'il n'aurait pas été nécessaire de nourrir le bétail à l'étable durant l'hiver. Il n'y gelait presque pas, et le gazon ne se flétrissait que très-peu [2]. L'inégalité des jours et des nuits y était moins grande qu'en Islande et en Groenland, puisque le soleil se levait à sept heures et demie et se couchait à quatre et demie dans les jours les plus courts [3]. Lorsqu'ils

---

minée au nord par le cap Cod. Ces parages sont obstrués par des bas-fonds et des bancs de sable.

[1] Désignée plus tard sous le nom de *Leifsbudir*, maison de Leif.

[2] Au rapport des topographes modernes, le même pays jouit d'une température si douce, que la végétation souffre rarement du froid ou de la sécheresse. On l'appelle paradis de l'Amérique, parce qu'il est autant favorisé pour la situation que pour le sol et le climat.

[3] Le jour le plus court étant de neuf heures, ce pays devait être situé par 41° de latitude, c'est-à-dire aux environs de la ville de Providence.

eurent terminé leurs constructions, Leif divisa ses compagnons en deux bandes, dont l'une devait garder le campement, tandis que l'autre ferait des excursions dans le voisinage. Elles sortirent ainsi tour à tour durant quelque temps; mais elles se réunissaient chaque soir, de manière à ne jamais se séparer. Leif lui-même faisait tantôt partie de ces expéditions, tantôt il restait au campement. Il était de haute stature, vigoureux, d'un aspect imposant, prudent et modéré en tout [1].

Leif passe l'hiver dans le Vinland et retourne ensuite en Groenland. Il assiste quelques naufragés.

Un soir il arriva qu'un des hommes de la troupe, Tyrker l'Allemand ne rentra pas avec ses compagnons. Leif en fut très-affligé, car il avait été élevé avec beaucoup de soin par Tyrker, qui était depuis très-longtemps attaché à sa famille. Il réprimanda durement ceux qui revenaient sans lui, et se mit avec douze hommes à sa recherche; mais à peu de distance de la maison, ils le retrouvèrent et l'accueillirent avec de grandes démonstrations de joie. Tyrker avait le front large, les yeux mobiles, les traits fins; il était petit et faible de complexion, mais adroit dans toute sorte de métiers. Leif remarqua aussitôt que son père nourricier n'était pas dans son état normal; il lui demanda d'où il venait et pourquoi il s'était séparé de la bande.

Tyrker parla quelque temps en allemand, de sorte que

---

[1] On lit, dans le ch. XCVIII de la Saga de Olaf Tryggveson, faisant partie du *Heimskringla* de Snorre Sturleson, que Leif avait été baptisé en Norvége, vers 999.

ses compagnons ne le comprirent pas. Il avait les yeux agités et la bouche contractée[1]. A la fin il dit en langue *norræna* (scandinave) : « Quoique je ne me sois guère écarté de vous, je puis pourtant vous apprendre du nouveau, car j'ai trouvé des vignes et des grappes de raisin. — Parlez-vous sérieusement? demanda Leif. — Oui certainement, car je suis né dans un pays où il ne manque pas de vignobles, [et je sais ce que c'est que des raisins]. » Ils laissèrent passer la nuit; mais, le matin suivant, Leif dit à ses gens : « Nous avons maintenant deux choses à faire alternativement : un jour nous vendangerons, l'autre nous couperons des ceps et nous abattrons des arbres pour en charger le navire. » Ils firent ainsi. On rapporte que leur grande chaloupe était remplie de raisins, et le vaisseau, de bois. [[2] Le froment y croissait sans culture, ainsi que le bois appelé masur[3]. Ils emportèrent des échantillons de tous les produits. Quelques arbres y venaient assez gros pour qu'on en fît usage dans les constructions.] Ils nommèrent ce pays *Vinland* (pays de vigne[4]). Au printemps, ils se rembar-

---

[1] Au lieu de rapporter ce fait nûment et simplement, comme il lui avait probablement été transmis, l'historien a cru orner son récit en l'amplifiant de détails maladroitement choisis. Il a voulu peindre ici quelques effets de l'ivresse, ignorant que le jus de la vigne ne devient capiteux que par suite de la fermentation. Son erreur en ce point est d'autant plus excusable, qu'il n'avait apparemment jamais bu de vin, ni goûté de raisin.

[2] Les phrases comprises entre crochets ne se trouvent que dans les éditions de Peringskiold et de Schœning.

[3] Espèce d'érable bouclé dont l'on faisait des meubles précieux.

[4] Le blé et la vigne croissent encore spontanément dans le Rhode-

quèrent pour s'en retourner, et furent poussés par un vent favorable jusqu'à ce qu'ils fussent en vue du Groenland et de ses montagnes couvertes de glace. Mais alors Leif tourna le navire contre le vent. Un des hommes de l'équipage lui ayant demandé le sujet de cette manœuvre : « Je ne me laisse pas absorber par mes fonctions de pilote, je fais encore attention à d'autres circonstances. N'apercevez-vous rien ? » Ses compagnons dirent qu'ils ne voyaient rien d'extraordinaire. « Je ne sais, reprit Leif, si c'est un navire ou un rocher que je vois là-bas. » Ils regardèrent tous lu côté qu'il indiquait et se prononcèrent pour la dernière alternative ; mais leur chef, qui avait la vue beaucoup plus perçante, distingua en outre des hommes sur le rocher. « C'est pourquoi, dit-il, je navigue contre le vent, afin d'arriver vers ces gens. Si ce sont des navigateurs en détresse, nous les assisterons ; s'ils ont de mauvaises intentions, nous ne les redoutons pas : c'est plutôt nous qui sommes à craindre. » Arrivés près du rocher, ils jetèrent l'ancre, carguèrent les voiles et mirent en mer un petit bateau. Tyrker demanda aux étrangers qui était leur chef. Celui-ci répondit qu'il s'appelait Thorer et qu'il était Norvégien. Leif lui apprit à son tour qu'il était fils d'Érik Rauda de Brattahlid, et offrit aux naufragés de les prendre sur son vaisseau avec une partie de leur cargaison. Ils acceptèrent cette proposition. Ensuite Leif repartit pour l'Eriksfiord (golfe d'Érik). Arrivé à Brattahlid, il logea dans sa maison Thorer, Gudrid sa femme, et trois autres

---

Island et l'île de *Martha's Vineyard* (vignoble de Marthe), qui paraissent être les contrées découvertes par Leif.

personnes, et il trouva ailleurs un logement pour ses propres compagnons et pour ceux de Thorer. Il fut surnommé l'*heureux*, pour avoir sauvé ces quinze naufragés. Il acquit des biens et de la considération. Le même hiver Thorer et ses gens furent atteints d'une maladie dont ils moururent pour la plupart. La mort d'Érik Rauda eut lieu vers le même temps. On parla beaucoup du voyage de Leif en Vinland. Son frère Thorvald prétendant que le pays n'avait pas été suffisamment exploré, Leif lui dit : « Si tu veux, tu prendras mon navire pour faire une expédition en Vinland ; mais je veux d'abord faire transporter ici les bois que Thorer a laissés sur l'écueil. »

Voyage de Thorvald en Vinland.

Thorvald s'étant adjoint trente compagnons, fit ses préparatifs de voyage, après avoir pris conseil de son frère Leif. On ne connaît pas les particularités de leur traversée. Arrivés à Leifsbudir [1], ils mirent leur navire à couvert, et y passèrent tranquillement l'hiver en se nourrissant de poissons. Mais au printemps [de 1003], Thorvald fit mettre en ordre le navire, et ordonna à quelques-uns de ses compagnons d'entreprendre, pendant l'été, un voyage d'exploration le long de la côte occidentale. Le pays leur parut beau ; il était bordé de sable blanc et couvert de forêts qui s'arrêtaient à peu de distance de la mer. Il y avait beaucoup d'îles et de bas-fonds. Ils ne trouvèrent ni habitations humaines, ni tanières d'animaux. Dans une île, ils virent une grange en bois ; mais ce fut le seul ouvrage humain qu'ils rencon-

---

[1] En 1002.

trèrent. Ils s'en retournèrent donc et arrivèrent en automne à Leifsbudir. L'été suivant (1004), Thorvald explora, sur le navire, les parties orientales et septentrionales des côtes. Surpris par une tempête en vue d'un cap, il fut jeté sur le rivage, et la quille du navire fut endommagée. S'étant arrêté longtemps sur le cap pour radouber le vaisseau, il proposa à ses compagnons d'y ériger la quille mise hors de service et de nommer le lieu *Kialarnes* (cap de la quille)[1], ce qui fut fait. Ensuite ils se dirigèrent vers la partie orientale du continent et entrèrent dans une baie à peu de distance de là[2], en passant devant un promontoire[3] couvert de bois. Thorvald fit jeter le pont d'abordage et débarqua avec ses compagnons. « Ce pays, dit-il, est plaisant; je voudrais y établir ma demeure. » Retournés sur le navire, ils remarquèrent sur le rivage, en deçà du petit cap, trois objets qu'ils allèrent examiner. C'étaient trois barques recouvertes de peau, sous chacune desquelles étaient tapis trois hommes. S'étant divisés, ils les prirent tous, à l'exception d'un seul qui s'enfuit sur son canot. Après avoir tué les huit autres, ils allèrent ensuite vers le promontoire et découvrirent sur la côte intérieure de l'anse quelques élévations qu'ils prirent pour des maisons. Ils avaient une telle envie de dormir, qu'ils ne purent se tenir éveillés et se livrèrent au sommeil. Ils furent subitement réveillés par le bruit d'une voix qui disait : « Lève-toi, Thorvald, avec toute ta troupe, si tu tiens à la

---

[1] Il y a toute apparence qu'il s'agit ici du cap Cod (appelé Nauset par les Indiens), situé par 42° de latitude, non loin de Boston.

[2] Probablement l'anse de Plymouth, qui est en face du cap Cod.

[3] La pointe de Gurnet.

vie. Conduis tes gens sur le vaisseau, et éloigne-toi de la côte le plus vite possible. » Presque aussitôt [qu'ils se furent rembarqués] il vint du fond de l'anse une grande quantité de barques de peau montées par des gens qui les attaquèrent. Thorvald dit à sa troupe : « Disposons les claies sur les flancs du navire, et repoussons vigoureusement les assaillants ; mais servons-nous plutôt d'armes défensives que d'armes offensives. » C'est ce qu'ils firent. Les *Skrælingar*[1] lancèrent quelques traits et s'enfuirent, peu après, aussi vite qu'ils purent. Thorvald demanda aux siens s'ils avaient été blessés ; ils répondirent négativement. « Quant à moi, dit-il, j'ai été atteint sous le bras par une flèche qui a passé entre le bord du navire et les claies. Voici ce trait qui causera ma mort. Maintenant je vous conseille de vous préparer immédiatement à vous en retourner. Mais transportez-moi d'abord sur ce promontoire qui me paraissait d'un si agréable séjour. Mes paroles étaient prophétiques, quand je disais que j'y habiterais quelque temps. Après m'y avoir enterré, vous éléverez sur mon tombeau deux croix, l'une à ma tête, l'autre à mes pieds, et vous appellerez ce lieu *Krossanes*[1]. » Le Groenland avait adopté le christianisme ; mais Erik Rauda

---

[1] On discute beaucoup sur l'étymologie de ce mot qui désigne les indigènes de l'Amérique, et particulièrement les Esquimaux ; il signifie : hommes de courte stature, selon Bussæus ; vagabonds, selon Arnas Magnæus. Shum prétend que ces naturels ont été ainsi nommés, à cause de leur vile armure. Rafn émet la conjecture que ce nom est dérivé de *skræla*, sécher, et qu'il signifierait : homme à visage décharné. Pierre Clausson Undalinus le transcrit *Skreglinge* (Descript. de Norvége, 1632, p 375-6), comme s'il venait de *skrækia*, crier.

[1] Cap des Croix. C'est la pointe de Gurnet.

était mort avant cet événement. Après la mort de Thorvald, ses compagnons firent tout ce qu'il leur avait prescrit, et allèrent rejoindre [à Leifsbudir] le reste de la troupe. Ils se racontèrent réciproquement ce qu'ils savaient. Ils firent la vendange et coupèrent des ceps pour la charge du vaisseau, et passèrent encore l'hiver au Vinland. Mais au printemps ils repartirent pour le Groenland et retournèrent dans l'Eriksfiord, où ils racontèrent à Leif ces grandes nouvelles.

Thorstein Eriksson meurt dans le Vesterbygd [contrée occidentale du Groenland].

Cependant Thorstein[1] avait épousé Gudrid Thorbiornsdatter, veuve de Thorer Œstmand [celui qui avait été sauvé par Leif]. Ayant résolu de faire un voyage en Vinland pour

---

[1] Selon la saga de Thorfinn Karlsefne, qui attribue à Leif la découverte de l'Amérique, c'est son frère Thorstein Eriksson qui fit le second voyage en ce pays. Elle ne parle pas de l'expédition de Thorvald. Au reste, ces diversités, qui portent sur des détails accessoires, laissent intact le fait principal, ou plutôt le confirment : car si les deux sagas étaient parfaitement d'accord, on aurait pu croire que leurs auteurs s'étaient copiés ou avaient puisé à une source commune. On n'aurait vu qu'un témoignage où la différence des récits montre qu'il y a deux traditions indépendantes l'une de l'autre.

Snorre Sturleson ne mentionne qu'en passant la découverte du Nouveau-Monde. Voici ce qu'il dit dans le chapitre CIV de l'histoire de Olaf Tryggveson : « Le même hiver [999-1000], Leif, fils d'Erik Rauda, fut en faveur à la cour du roi Olaf. Il embrassa le christianisme et fut chargé par le roi d'aller prêcher l'Évangile en Groenland, le même été que Gizur se rendit en Islande. Il trouva sur les débris d'un navire quelques naufragés qu'il recueillit dans son vaisseau. C'est dans ce voyage qu'il découvrit le Vinland surnommé *le Bon* [hit goda]. Il rentra en Groenland

ramener le cadavre de son frère Thorvald, il gréa le navire de Leif, et prit avec lui vingt-cinq hommes et sa femme Gudrid. Il partit aussitôt qu'il eut fait ses préparatifs. Tout l'été il erra sur mer, ne sachant où il allait. La première semaine de l'hiver était déjà passée lorsqu'il débarqua

---

dans l'automne [de l'an 1000]. » Cet événement est raconté en termes analogues dans le chapitre CCXXXI de la saga d'Olaf Tryggveson.

Voici un fragment du chapitre IV de la saga de Thorfinn Karlsefne, où il est parlé des voyages de Leif et de Thorstein :

« [Chargé par le roi Olaf Tryggveson de prêcher le christianisme en Groenland, Leif quitta la Norvége en l'an 1000], et fut longtemps sur mer. Il vit des pays auparavant inconnus, où les raisins et le froment croissaient d'eux-mêmes, et où le bois appelé masur venait assez gros pour être employé dans les constructions. Il emporta des échantillons des divers produits de la contrée. Ayant trouvé plusieurs personnes sur les débris d'un vaisseau naufragé, il les prit sur son navire. En cette occasion, comme en plusieurs autres, il fit preuve de la plus grande magnanimité ; et tant pour cette action que pour avoir introduit le christianisme au Groenland, il fut appelé Leif l'Heureux. Ayant débarqué dans l'Eriksfiord, il se rendit chez son père à Brattahlid, où il fut bien accueilli. Il notifia la mission que lui avait confiée le roi Olaf Tryggveson, et se mit aussitôt à prêcher la foi catholique, insistant sur l'excellence et la sublimité de la nouvelle religion. Erik balança longtemps à se convertir ; mais [sa femme] Thorild [ou Thiodhild] se laissa facilement persuader. Elle fit élever à une certaine distance de la maison une église, qui fut nommée Thorildarkirkia. C'est là qu'elle se réunissait pour prier avec les autres personnes qui avaient embrassé le christianisme. A partir de sa conversion elle ne voulut plus avoir de relation avec Erik, qui en fut extrêmement peiné.

A Brattahlid on parla beaucoup d'aller explorer les contrées que Leif avait découvertes. Celui qui patronait le plus chaleureusement ce projet était Thorstein Eriksson [fils d'Erik], homme sage et expérimenté.

dans le Lysufiord, dans la partie occidentale du Groenland[1]. Thorstein chercha des logements pour ses compagnons, mais il n'en trouva point pour lui et sa femme ; il resta donc quelques nuits sur son navire. Le christianisme n'avait été introduit que depuis peu en Groenland. Un jour, quel-

---

Erik fut invité à prendre part à cette expédition, parce que l'on avait la plus grande confiance en son bonheur et en son expérience. Il résista longtemps, mais il finit par céder aux instances de ses amis. On mit alors en état le vaisseau sur lequel était venu Thorbiorn [père de Gudrid] et l'on choisit vingt hommes pour le voyage. On emporta avec soi des armes et des vivres, mais peu d'argent. Le matin du jour fixé pour le départ, Erik se mit à cheval pour se rendre au port, après avoir caché en terre une cassette contenant de l'or et de l'argent. En chemin il fit une chute et se brisa les côtes et se cassa le bras à l'articulation de l'épaule. Cet accident lui inspira du repentir ; il pria sa femme Thorhild de déterrer le trésor pour l'enfouissement duquel il venait d'être puni.

Les voyageurs ayant mis à la voile, sortirent de l'Eriksfiord, avec la plus belle perspective et les meilleures espérances. Ils errèrent longtemps sur mer et ne trouvèrent pas les pays qu'ils cherchaient. Ils virent l'Islande, et aperçurent des oiseaux de l'Irlande. Leur vaisseau fut ainsi poussé à la dérive de côté et d'autre. L'automne, en s'en retournant, ils souffrirent beaucoup de la pluie et du mauvais temps, et furent épuisés de fatigues. Ils rentrèrent dans l'Eriksfiord au commencement de l'hiver. « Nous étions plus joyeux lors de notre départ, dit Erik ; cependant il ne faut pas abandonner tout espoir. » Thorstein répondit : « Il est du devoir d'un bon chef de pourvoir aux besoins de ses subordonnés ; il nous faut donc chercher des logements d'hiver à tous ces gens qui sont sans asile.— Comme dit le proverbe, on reste dans l'incertitude tant qu'on n'a pas reçu de réponse, répliqua Erik ; je te dirai donc que je suivrai ton conseil. » Tous les matelots, qui n'avaient pas d'asile, suivirent Erik et Thorstein, chez qui ils passèrent l'hiver à Brattahlid. »

[1] Ce golfe est situé vers 64° 50′ de latitude.

ques personnes vinrent de bon matin sur le vaisseau des étrangers. Leur chef demanda : « Qui est dans la tente ?— Nous sommes deux, répondit Thorstein ; mais qui m'adresse cette question ?—Je m'appelle Thorstein *Svart* (le noir), et je viens t'inviter, avec ta femme, à prendre logement chez moi. » Après avoir consulté Gudrid, qui le pria de faire ce que bon lui semblerait, Thorstein Eriksson accepta l'offre de l'étranger. « Je reviendrai vous chercher demain matin avec des chevaux, dit Thorstein Svart. Il ne me manque rien pour vous bien loger ; cependant ma maison n'est pas un séjour bien agréable ; car nous vivons seuls, moi et ma femme, parce que je suis d'un caractère assez difficile. Je suis aussi d'une autre religion que vous ; mais je regarde la vôtre comme préférable. »

Thorstein et Gudrid partirent le lendemain matin sur les chevaux de Thorstein Svart, qui se montra fort hospitalier. Gudrid était belle, prudente, et savait parfaitement s'accommoder aux usages des étrangers. Au commencement de l'hiver les gens de Thorstein Eriksson furent atteints d'une maladie qui emporta plusieurs d'entre eux. Leur chef leur fit faire des cercueils et conserva les cadavres sur le navire, afin de les transporter en été dans l'Eriksfiord.

L'épidémie ne tarda pas à faire des ravages dans la maison de Thorstein Svart. Sa femme Grimhild fut la première victime. Elle était extrêmement grande, et forte comme un homme ; pourtant elle ne put résister au mal. Bientôt après Thorstein Eriksson lui-même tomba malade. Grimhild étant morte, son mari alla chercher une planche pour en faire un cercueil. « Ne t'éloigne pas trop, mon cher Thorstein, lui dit Gudrid. » Il promit de se conformer à ce désir.

Thorstein Eriksson dit alors à sa femme : « Notre hôtesse se démène étrangement ; elle se soulève sur ses coudes et passe les jambes par-dessus le bois de lit pour chercher ses chaussures. » L'hôte rentra alors ; Grimhild se laissa retomber sur son lit, et tous les poteaux de la maison craquèrent. Ayant fait un cercueil, il y déposa le cadavre, et l'emporta pour l'inhumer ; mais, quoiqu'il fût grand et fort, il eut besoin de toutes ses forces pour transporter la bière hors de la maison.

La maladie de Thorstein Eriksson s'étant aggravée, il succomba, et sa femme en fut extrêmement affligée. Elle alla s'asseoir sur un siége en face du banc sur lequel son mari était étendu. Thorstein Svart la prit sur ses genoux et s'assit avec elle sur un autre banc vis-à-vis du corps du défunt ; il la consola de son mieux, l'exhorta à prendre courage et lui promit de la suivre dans l'Eriksfiord avec le cadavre de son mari et de leurs compagnons. « Je prendrai en outre plusieurs domestiques pour te consoler et te désennuyer, » dit-il. Elle le remercia.

Thorstein Eriksson se leva alors sur le banc où il était couché et demanda : « Où est Gudrid ? » Il répéta trois fois cette question. Mais sa femme restait muette. Ensuite elle demanda à son hôte si elle devait répondre. Il lui conseilla de garder le silence, et alla lui-même s'asseoir sur le banc avec Gudrid sur ses genoux, et il demanda : « Que désires-tu, mon homonyme ? » Au bout d'un instant Thorstein Eriksson répondit : « Je veux prédire à Gudrid sa destinée, afin qu'elle supporte mieux la douleur de m'avoir perdu. Pour moi je suis arrivé au séjour du repos. J'ai à te dire, Gudrid, que tu épouseras un Islandais ; que vous vivrez longtemps

ensemble, et que vous laisserez une postérité nombreuse, puissante, brillante, illustre et de bonne renommée. Vous irez du Groenland en Norvége ; ensuite vous vous établirez en Islande. Tu survivras à ton mari, et tu feras un pèlerinage à Rome, d'où tu retourneras en Islande. Une église sera bâtie dans ton domaine ; tu t'y consacreras à la vie monastique, et c'est là que tu mourras. » Il se laissa retomber sur son banc. Son cadavre fut enseveli et transporté dans le vaisseau.

Thorstein Svart tint ce qu'il avait promis à Gudrid. Ayant vendu au printemps sa maison et son bétail, il s'embarqua avec tout ce qu'il avait sur le vaisseau de Gudrid. Ils se rendirent dans l'Eriksfiord, où les cadavres furent inhumés près de l'église. Gudrid alla à Brattahlid ; mais Thorstein Svart resta dans l'Eriksfiord jusqu'à sa mort, jouissant de la réputation d'homme capable.

Voyage de Thorfinn.

Le même été [1006] vint de Norvége en Groenland un navire commandé par Thorfinn Karlsefne, fils de Thord Hesthœfde, qui était fils de Snorre Thorderson de Hœfde. Thorfinn était très-riche. Il passa l'hiver chez Leif Eriksson et s'éprit de Gudrid, dont il demanda la main. Elle le renvoya à Leif [son beau-frère], qui agréa les vœux de Thorfinn. Leur mariage fut célébré le même hiver.

On continuait à parler des expéditions en Vinland. Sur la sollicitation de sa femme et de plusieurs autres personnes, Thorfinn résolut d'y faire un voyage. Son équipage se composait de soixante hommes et de cinq femmes, avec qui il convint de partager également les bénéfices de l'entreprise.

Ils emmenèrent avec eux toute sorte d'animaux domestiques, car ils se proposaient de coloniser des pays, s'il était possible. Leif, à qui Karlsefne avait demandé ses maisons [de Leifsbudir] en Vinland, répondit qu'il ne voulait pas lui en céder la propriété, mais qu'il les lui prêtait volontiers. S'étant mis en mer [1007], ils arrivèrent sans avarie à Leifsbudir, où ils débarquèrent leurs provisions. Ils eurent bientôt occasion de faire une bonne pêche; car un cétacé gros et gras vint échouer sur la côte. Ils le tirèrent sur le rivage, et l'ayant dépecé, ils ne manquèrent pas d'aliments.

Ils laissèrent paître leur bétail en liberté ; mais les mâles ne tardèrent pas à devenir sauvages et à s'éloigner des habitations. Ils avaient amené un taureau. Karselfne ayant fait abattre des arbres pour la charge du vaisseau, les fit dégrossir et les mit sécher sur un rocher. Ils tirèrent parti des biens de la terre, des raisins, du gibier et du poisson, et d'autres produits excellents du pays. L'hiver ils virent des Skrælingar, qui sortirent en grand nombre de la forêt. Le bétail était à peu de distance, et le taureau s'étant mis à beugler, les sauvages en furent effrayés et s'enfuirent, avec leurs paquets de petit-gris, de zibeline et d'autres fourrures, du côté des maisons de Leif, où il voulurent pénétrer. Mais Karlsefne fit fermer les portes. Aucun des deux partis n'entendait la langue de l'autre. Les Skrælingar étalèrent leurs marchandises et les offrirent en échange contre des armes. Mais Karlsefne défendit à ses gens de vendre des armes, et imagina l'expédient de faire présenter du laitage aux naturels. Aussitôt qu'ils en eurent goûté, les sauvages ne voulurent acheter rien autre chose. Ils consommaient ce qu'ils obtenaient en échange de leurs fourrures, qui restè-

rent à Karlsefne et ses compagnons. Lorsqu'ils eurent tout vendu, ils s'en allèrent. Karlsefne fit alors entourer les habitations d'une forte palissade et les mit en état de défense. Vers ce temps il eut de sa femme Gudrid un fils qui reçut le nom de Snorre.

Au commencement de l'hiver suivant [1008], les Skrælingar revinrent en beaucoup plus grand nombre que la première fois. Ils avaient encore les mêmes espèces de marchandises. Les compagnons de Thorfinn reçurent l'ordre de ne vendre que du lait comme l'année précédente. Les sauvages jetèrent leurs denrées par-dessus les palissades. Gudrid étant assise dans l'intérieur de la maison à côté du berceau de son fils Snorre, vit passer une ombre devant la porte, et aussitôt il entra une femme de courte stature, vêtue d'une jupe noire, la tête ceinte d'un bandeau, et qui avait les cheveux roux, le visage pâle, et les yeux extraordinairement grands. Elle s'approcha de Gudrid et lui demanda : « Comment te nommes-tu ? — Gudrid, dit la femme de Thorfinn. Et toi quel est ton nom ? — Je m'appelle aussi Gudrid, » répondit l'étrangère. La maîtresse de la maison lui tendit la main pour la faire asseoir à ses côtés ; mais au même instant elle entendit un grand bruit. L'étrangère avait disparu et un des Skrælingar avait été tué par un Groenlandais, à qui il voulait enlever ses armes. Les sauvages s'enfuirent en toute hâte, laissant derrière eux leurs vêtements et leurs marchandises. Gudrid était la seule qui eût vu la femme étrangère. « Il faut prendre des mesures, dit Karlsefne, car je pense que les naturels nous visiteront une troisième fois avec des intentions hostiles et en nombre. Je vais envoyer dix hommes sur ce promontoire, tandis que

le reste de la troupe ira dans la forêt couper des branches d'arbres pour nourrir nos bêtes à cornes, quand l'ennemi sera sorti de la forêt. Nous prendrons alors le taureau et nous le pousserons devant nous. » On suivit ce conseil. Le lieu où ils devaient rencontrer l'ennemi était limité d'un côté par un lac, de l'autre par la forêt. Les Skrælingar étant venus dans l'endroit que Karlsefne avait choisi, lui livrèrent une bataille où périrent un grand nombre d'entre eux. Il y avait parmi les naturels un homme grand et remarquable, que Karlsefne prit pour leur chef. Un des sauvages ayant ramassé une hache, la considéra quelque temps; puis il en frappa un de ses compagnons qui tomba roide mort. Le chef prit l'arme, la regarda un instant et la lança dans le lac, aussi loin qu'il put. La fuite des sauvages mit fin à la lutte. Karlsefne resta encore tout l'hiver en Vinland; mais, le printemps suivant [1009], il notifia qu'il voulait retourner en Groenland. On se prépara au voyage, et l'on emporta beaucoup de denrées utiles, des ceps, des raisins, des peaux. S'étant embarqués, ils arrivèrent heureusement dans l'Eriksfiord, où ils passèrent l'hiver[1].

[Lorsque Freydis, fille d'Erik, rentra dans l'Eriksfiord, en 1013], Thorfinn Karlsefne était prêt à en partir et n'at-

---

[1] C'est ici que finit le chapitre V. Le morceau qui suit forme la fin du chapitre VII. On intervertit ici l'ordre du texte, c'est-à-dire l'ordre chronologique, afin de suivre l'ordre logique et de ne pas séparer les passages qui concernent Thorfinn Karlsefne. C'est pour ce dernier motif que l'on place, à la suite de ce fragment du chapitre VII, un long extrait de la saga de Thorfinn, après lequel viendra le chapitre VI et le commencement du chapitre VII de la saga d'Erik Rauda.

tendait plus qu'un vent favorable pour mettre à voile. On dit généralement que jamais vaisseau n'était sorti d'un port du Groenland avec une plus riche cargaison. Karlsefne eut un heureux voyage, et arriva sans accident en Norvége, où il passa l'hiver et vendit ses marchandises. Il jouit avec sa femme de la considération des plus hauts personnages de ce pays. Le printemps suivant, il se préparait à passer en Islande, lorsqu'un méridional, natif de Brême, dans le pays des Saxons, vint le trouver et offrit d'acheter un manche à balai. Karlsefne n'était pas disposé à le vendre; mais l'Allemand lui en ayant offert un demi-mark d'or, il trouva cette proposition avantageuse et conclut le marché, ignorant que cette pièce de bois était du masur venu de Vinland. S'étant mis en mer, il alla débarquer au nord de l'Islande, dans le Skagefiord, où il dressa son vaisseau sur la quille pour l'hiver. Au printemps il acheta le domaine de Glaumbæiarland [en danois, Glœmbœland], où il s'établit, et y passa le reste de sa vie, considéré comme un des personnages les plus notables du pays. De lui et de sa femme Gudrid est issue une postérité nombreuse et illustre. A la mort de son mari, Gudrid administra le domaine conjointement avec son fils Snorre, qui était né en Vinland. Lorsque ce dernier se maria, elle partit pour un voyage et visita Rome. Retournée auprès de son fils, qui avait fait construire une église à Glœmbæ, elle se fit nonne et vécut dans la retraite jusqu'à sa mort. De Thorgeir, fils de Snorre, naquit Ingveld, mère de l'évêque Brand; et de Hallfrid, fille de Snorre, naquit Runolf, père de l'évêque Thorlak. Biœrn, autre fils de Karlsefne et de Gudrid, fut père de Thorun, mère de l'évêque Biœrn. Karlsefne est celui qui a raconté avec le

plus d'exactitude tous les événements des voyages dont on vient de donner une relation.

EXTRAIT DE LA SAGA DE THORFINN KARLSEFNE ET DE SNORRE THORBRANDSSON[1].

(Chapitres VI-XV.)

CHAP. VI. — *Généalogie de Thorfinn.*

Thord, qui habitait à Hœfde, sur le Hœfdastrœnd[2], était marié avec Fridgerd, fille de Thorer Hima et de Fridgerd, fille de Kiarval, roi d'Irlande. Thord était fils de Biœrn Byrdusmiœr, fils de Thorvald Hrygg, fils d'Asleik, fils de Bjœrn Jarnside, fils de Ragnar Lodbrok. Snorre, fils de Thord et de Fridgerd, eut de sa femme Thorild Riupa, fille de Thord Geller, un fils nommé Thord Hestœfde. De ce dernier et de Thorun naquit Thorfinn[3] qui fit divers voya-

---

[1] Cette saga a été éditée par M. Rafn, d'après dix manuscrits dont le plus ancien fut transcrit vers la fin du treizième siècle ou le commencement du quatorzième. Comme dans la plupart des sagas, l'auteur, ou plutôt celui qui a mis par écrit la tradition orale, entre en matière par une foule de détails étrangers au personnage principal, et qui remplissent environ la moitié du livre. On a donné plus haut l'analyse ou l'extrait de tout ce qui avait rapport aux voyages en Amérique. Quoique les chapitres VI à XV soient une relation du même voyage de Thorfinn qui est déjà connu par la saga d'Erik Rauda, on ne se contentera pas d'en donner la substance ; ils méritent d'être traduits intégralement, parce qu'ils sont beaucoup plus circonstanciés que la précédente saga, dont ils diffèrent essentiellement.

[2] Ou rivage de Hœfde, dans le district de Skagefiord (Islande septentrionale).

[3] Qui découvrit le Vinland, ajoute le *Landnamabok*, et qui fut père de Snorre, père de Steinunn, mère de Thorstein Ranglat, père de Gudrun,

ges pour le commerce et qui passait pour un excellent navigateur. Un été, ayant mis son navire en état, il partit pour le Groenland avec Snorre Thorbrandsson. Ils étaient quarante sur le navire. Deux autres personnages, Biarne Grimolfsson du Breidsfiord, et Thorhall Gamlason de l'Œstfiord, s'embarquèrent en même temps avec un équipage de quarante hommes. On ne dit pas combien de temps ils furent en mer ; mais on sait que les navigateurs arrivèrent dans l'Eriksfiord en automne. Erik et plusieurs des colons se rendirent à cheval au lieu de débarquement pour trafiquer avec les nouveaux venus. Les armateurs autorisèrent Erik à prendre toutes les marchandises qu'il désirerait. De son côté Erik se montra hospitalier et invita les équipages des deux vaisseaux à passer l'hiver chez lui. Les voyageurs acceptèrent cette offre avec reconnaissance. Ils transportèrent leurs marchandises à Brattahlid, où il y avait de grands magasins, et où il ne manquait presque rien de ce qui était nécessaire. Ils furent donc très-satisfaits de leur hôte. Aux approches de Noël, Erik devint taciturne et ne parut plus si gai que d'habitude. « As-tu quelque chagrin ? lui demanda Thorfinn Karlsefne. Je crois remarquer que tu as perdu de ta gaieté habituelle. Tu nous as traité avec la plus grande libéralité, et il est de notre devoir de te rendre, en retour, tous les services que nous pourrons. Dis-moi donc ce qui t'afflige. — Vous vous prêtez amicalement aux circonstances ; je ne crains pas que vos bons offices nous fassent faute ; mais j'appréhende qu'on dise que vous

---

mère de Halla, mère de Flos, père de Valgerd, mère du seigneur Erlend le Fort.

n'avez jamais passé de plus mauvaises fêtes de Noël qu'à Brattahlid, chez Erik Rauda.— Il n'en sera pas ainsi, mon hôte, répondit Thorfinn : nous avons sur notre navire du malt et du grain. Prenez tout ce qu'il vous faut, et préparez un festin aussi magnifique que vous le jugerez convenable. » Erik, profitant de cette faculté, organisa une fête si splendide, qu'on n'avait jamais vu tant de luxe dans ce pays pauvre. Après les fêtes, Karlsefne demanda à son hôte la main de Gudrid [sa belle-fille], cette affaire paraissant être de la compétence d'Erik, qui répondit favorablement. « Qu'elle suive sa destinée, dit-il ; j'ai entendu dire du bien de vous. » Finalement Thorfinn fut fiancé à Gudrid, et leur noce fut célébrée le même hiver à Brattahlid.

Chap. VIII. — *Voyage en Vinland.*

[1] [On parla beaucoup de ce mariage à Brattahlid, et on s'amusa l'hiver à jouer au trictrac et à raconter des histoires ; en un mot on s'efforça de passer agréablement le temps]. On s'entretint des expéditions en Vinland, que l'on regardait comme fort lucratives, à cause de la fertilité du pays. Karlsefne et Snorre préparèrent leur navire, afin de partir au printemps pour ces nouvelles contrées. Biarne et Thorhall se joignirent à eux avec leur navire. Thorvard, qui était marié avec Freydis, fille naturelle d'Erik Rauda, fit aussi partie de l'expédition, ainsi que Thorvald, fils d'Erik, et que Thorall surnommé le Chasseur. Ce dernier était depuis longtemps au service d'Erik. Il l'accompagnait à la chasse du-

---

[1] Les passages compris entre crochets sont des additions ou des variantes tirées d'un manuscrit de la fin du quinzième siècle.

rant l'été; pendant l'hiver il remplissait les fonctions d'intendant de la maison. Il était grand et fort, noir, laid comme un géant, taciturne, et ne parlant que pour dire des méchancetés; [astucieux, médisant, il n'aimait que le mal], et donnait toujours de mauvais conseils à Erik, qui l'admettait dans son intimité, quoiqu'il fût peu aimé. C'était un mauvais chrétien. Connaissant parfaitement les déserts, il monta avec Thorvard et Thorvald sur le vaisseau que Thorbiœrn avait amené en Groenland. L'expédition se composait de cent soixante hommes [Groenlandais pour la plupart]. Ils se rendirent d'abord dans le Vesterbygd [1], et de là dans l'île de Biarney [2]. Après avoir navigué un jour et une nuit [poussés par un vent du nord] dans la direction du sud, ils aperçurent une contrée, et s'y rendirent en bateau pour l'explorer. Ils y trouvèrent de larges pierres plates, dont quelques-unes avaient douze aunes de large, et virent un grand nombre de renards. Ils nommèrent ce pays *Helluland.* De là ils naviguèrent un jour et une nuit vers le sud-est, et arrivèrent en vue d'une contrée couverte de forêts et nourrissant beaucoup d'animaux. Au sud-est du continent

---

[1] Ou contrée occidentale du Groenland. L'Eriksfiord, d'où ils venaient, faisait partie de l'Œsterbygd, qui comprenait les côtes méridionale et occidentale du Groenland.

[2] Les anciens ne connaissant pas la boussole et privés des instruments nécessaires pour déterminer les positions, naviguaient autant que possible le long des côtes de peur de s'égarer. C'est ce qui explique pourquoi Thorfinn remonta au nord, au lieu de se diriger vers le sud-ouest. Il voulait probablement traverser le détroit de Davis dans sa plus petite largeur. Seulement il paraît être allé un peu trop au nord, si *Biarney* (île de l'Ours) correspond bien à l'île de Disco.

était située une île où ils tuèrent un ours ; ils nommèrent le pays *Markland*[1], et l'île, *Biarney*[2]. Puis ils suivirent longtemps [pendant un jour et une nuit] la côte en se dirigeant vers le sud, et arrivèrent près d'un promontoire. La terre était à gauche du vaisseau; le rivage était sablonneux et s'abaissait en pente douce vers la mer. Ils y firent une descente et trouvèrent une quille de vaisseau sur le promontoire, qu'ils nommèrent *Kialarnes* (cap de la Quille). Le rivage reçut le nom Furdustrandir, parce qu'il était extrêmement long[3]. Plus loin le pays était coupé de baies, dans l'une desquelles les navigateurs jetèrent l'ancre. Le roi Olaf Tryggveson avait donné à Leif deux Écossais, un homme appelé Haki et une femme nommée Hekia, qui couraient plus rapidement que des bêtes fauves. [Leif et Erik les avaient donnés à Karlsefne pour le voyage]. Lorsque l'on eut dépassé les Furdustrandir, on déposa les coureurs à terre, en leur ordonnant d'explorer le pays au sud et de revenir dans l'espace de trente-six heures. Le vêtement de ces gens, appelé *kiafal*, se composait d'une tunique avec un capuchon ouvert par les côtés, sans manches, et serrée entre les jambes au moyen d'un bouton et d'un lacet; le reste de leur corps n'était pas couvert. Ils furent absents tout le temps qu'on leur avait accordé; mais à leur retour ils rapportèrent, l'un une grappe de raisin, l'autre un épi de blé, qui avaient crû naturellement. Lorsqu'ils furent remontés sur le navire, on alla plus loin, et on entra dans un golfe en dehors duquel

---

[1] Aujourd'hui Canada et Nouvelle-Écosse.

[2] Peut-être l'île de Terre-Neuve, ou d'Anticosti, ou de Saint-Jean.

[3] *Furdustrandir* signifie littéralement « rivages merveilleux ».

était une île que l'on appela *Straumey* [île des Courants], à cause des forts courants qui régnaient à l'entour[1]. Il y avait sur cette île un si grand nombre d'œufs d'éders, qu'on trouvait à peine la place pour poser le pied. [Ils pénétrèrent plus avant dans le golfe], qu'ils appelèrent *Straumfiord*[2], et sur le rivage duquel ils déchargèrent leur navire, dans le dessein de s'établir en ce lieu. Ils avaient avec eux toutes sortes de bestiaux, [et ils tirèrent parti de la fertilité de] la contrée qui était très-belle. Les voyageurs ne s'occupèrent qu'à explorer le pays. Ils y passèrent l'hiver [qui fut rude]. Comme ils n'avaient pas eu soin de faire des provisions et que la pêche commença à donner moins en été, on eut beaucoup de peines à se procurer des vivres. [On se rendit dans l'île, dans l'espoir d'y faire quelque capture. Les objets nécessaires à la vie y étaient assez rares, mais le bétail s'y trouvait bien.] On fit des prières pour que Dieu envoyât des moyens de subsistance; mais ce vœu ne fut pas exaucé aussitôt qu'on l'aurait voulu. Thorhall le Chasseur disparut alors; on passa trois jours à le chercher. [Le quatrième, Karlsefne et Biarne] le trouvèrent sur la cime d'un rocher où il était couché la face en l'air, écartant [les yeux], la

---

[1] Golfe des courants. C'est probablement la baie de Buzzard.

[2] Ce doit être l'île de Martha's Vineyard déjà mentionnée dans le voyage de Leif. Le Gulfstream qui sort du golfe du Mexique produit un fort courant à l'endroit où il est barré par la péninsule de Barnstable. Les îles inhabitées du Massachusetts servent encore de retraite à une foule d'éders et de canards sauvages, et l'une d'elles, située à la pointe sud-est de la péninsule de Barnstable, est encore appelée *Egg-Island* (île des OEufs).

bouche et les narines, et marmotant quelques paroles[1]. Interrogé sur les motifs de son absence, il répondit que cela ne regardait pas ses compagnons; [il les pria de ne pas en être surpris, et ajouta que tout le temps il avait vécu de telle façon, qu'il était inutile de s'inquiéter de lui]. On l'engagea à retourner au campement, et il y consentit. Bientôt après échoua sur le rivage un cétacé que l'on se mit à dépecer. Personne [pas même Karlsefne, qui se connaissait bien en cétacés] ne sut de quelle espèce était celui-ci. Après l'avoir fait cuire, on en mangea, mais tout chacun en fut malade. Thorhall dit alors : « N'est-il pas vrai que le dieu *à la barbe rouge* (Thor) a été plus secourable que votre Christ? Voilà ce que m'a envoyé Thor, mon dieu tutélaire[2], pour le culte que je lui ai rendu. Il m'a rarement laissé dans la détresse. » Lorsque ses compagnons le surent, [ils ne voulurent plus manger du cétacé ; mais] ils le rejetèrent dans la mer et se recommandèrent à Dieu. Le temps devint meilleur; on put se mettre en mer pour pêcher, et l'on ne manqua plus de vivres ; car on pouvait chasser sur le continent, recueillir des œufs dans l'île et pêcher dans le golfe.

Chap. VIII. — *De Karlsefne et de Thorhall*[3].

[Ils parlèrent alors d'une exploration et s'y préparèrent.]

---

[1] Thorhall, que l'auteur qualifie de mauvais chrétien, associait sans doute le culte d'Odin à celui du Christ. C'était pour invoquer l'un de ses faux dieux qu'il s'était séparé de ses compagnons.

[2] Le nom de Thor entre dans la composition du mot Thorhall (salle de Thor); c'est peut-être pourquoi Thorhall se croyait plus spécialement placé sous la protection de ce dieu.

[3] Il est impossible de savoir s'il s'agit ici du compagnon de Biarne, ou de l'intendant d'Erik Rauda.

Thorhall [le Chasseur] voulait se rendre au nord en doublant les Furdustrandir et le Kialarnes pour chercher le Vinland. Mais Karlsefne était d'avis de naviguer au sud en suivant les côtes [pensant que plus on irait au midi, plus les découvertes seraient étendues ; il lui parut bon de visiter la partie méridionale et la partie septentrionale du pays]. Thorhall fit ses préparatifs près de l'île ; il n'y eut que huit [neuf] hommes qui se joignirent à lui. Le reste de la troupe suivit Karlsefne. Un jour que Thorhall portait de l'eau sur son navire, il but et chanta ce couplet :

« On me promettait, quand je vins ici, que j'y trouverais la meilleure boisson. Mais il faut que j'accuse ce pays à la face de tous. Un guerrier comme moi est forcé de porter un seau ; je dois me courber vers la fontaine, et le vin n'a pas touché mes lèvres. »

Lorsque tout fut prêt, il hissa les voiles et chanta cet autre couplet :

« Retournons dans notre patrie ; que notre vaisseau rapide glisse sur la vaste surface de la mer ; tandis que les guerriers infatigables qui louent ce pays resteront sur les Furdustrandir, pour y manger de la baleine. »

Ensuite ils doublèrent les Furdustrandir et le Kialarnes. Ils voulaient louvoyer vers l'ouest, lorsqu'un fort vent d'ouest les jeta en Irlande. Ils furent battus et faits esclaves. Thorhall y perdit la vie, comme des marchands l'ont raconté.

Chap. IX. — Cependant Karlsefne, accompagné de Snorre, de Biarne et du reste de la troupe, se dirigea vers le sud en longeant les côtes. Ils naviguèrent longtemps jusqu'à ce qu'ils arrivassent à l'embouchure d'un fleuve qui tombait

dans la mer après avoir traversé un lac. Il y avait de larges bas-fonds [de grandes îles], de sorte qu'on ne pouvait pénétrer dans le fleuve qu'à la haute marée. Les explorateurs y entrèrent et donnèrent au pays environnant le nom de Hop[1]. Ils y trouvèrent du froment qui poussait spontanément dans les parties basses, et des ceps de vigne [partout] où le sol s'élevait. Tous les courants d'eau abondaient en poisson. Dans les endroits où le flux s'arrêtait on creusa des fosses où l'on prenait des limandes quand la mer s'était retirée. Les forêts renfermaient une grande quantité d'animaux de toute espèce. Les explorateurs avaient leur bétail près d'eux. Ils étaient là à s'amuser depuis une quinzaine de jours et n'avaient rien vu de nouveau, lorsqu'un matin, ils aperçurent plusieurs canots de peau [au nombre de neuf]. Ceux qui les montaient vibraient en l'air des perches qui produisaient un bruit analogue à celui du vent qui souffle dans de la paille. « Qu'est-ce que cela peut signifier? » demanda Karlsefne. — Snorre Thorbrandsson répondit : « C'est apparemment un signal de paix ; prenons donc un bouclier blanc que nous tendrons de leur côté. » C'est ce que l'on fit. Les étrangers se dirigèrent vers les Scandinaves, dont la vue les surprit, et ils descendirent à terre. Ces gens étaient [petits], noirs, laids ; ils avaient une vilaine chevelure, de grands

---

[1] En islandais, Hop signifie une petite anse formée par l'embouchure d'une rivière. On pense que cette contrée correspond au pays baigné par le Pocasset, rivière étroite mais navigable, qui sort d'un lac où se perd la rivière Taunton. Par une coïncidence singulière, cet amas d'eau porte encore le nom de baie du Mount-Hope. C'est sur ses rives que s'élevaient les Leifsbudir et les Thorfinnsbudir.

yeux et la face large. Après avoir passé quelques instants à considérer avec étonnement les étrangers, ils s'éloignèrent vers le sud en tournant le promontoire.

Chap. X. — Karlsefne et ses compagnons s'étaient fait des habitations plus ou moins éloignées du lac. Ils y passèrent l'hiver, et comme il ne tomba pas de neige, leur bétail continua à paître. Un matin de printemps (1008), ils virent venir du midi des canots de peau qui tournèrent le cap. Il y en avait une si grande quantité que si la baie eût été couverte de charbons. Les arrivants brandissaient des perches. Karlsefne et ses gens élevèrent leurs boucliers en l'air. Lorsque les deux troupes se furent réunies, elles se mirent à trafiquer. Les naturels avaient une grande prédilection pour les étoffes rouges, en échange desquelles ils donnaient des fourrures et du vrai petit-gris. Ils voulaient aussi acheter des épées et des lances ; mais Karlsefne et Snorre prohibèrent le commerce des armes. Les Skrælingar donnaient toute une peau de petit-gris pour un empan d'étoffe rouge, qu'ils entortillaient autour de leur tête. Au bout de quelque temps, le drap commençant à devenir rare, Karlsefne et ses compagnons le coupèrent en petites lisières d'un doigt de large, que les Skrælingar achetèrent au même prix ou plus cher qu'auparavant.

Chap. XI. — Il arriva qu'un taureau, amené par Karlsefne, sortit de la forêt et se mit à beugler. Ce bruit effraya les naturels, qui s'enfuirent sur leurs canots et ramèrent au sud le long de la côte. On ne les revit pas durant trois semaines entières. Mais après ce laps de temps, il vint du sud un grand nombre de Skrælingar, montés sur des embar-

cations dont la marche était aussi rapide que celle d'un torrent. Ils brandissaient des perches contre le soleil et proféraient des hurlements aigus. Voyant que les gens de Karlsefne leur présentaient un bouclier rouge, ils descendirent à terre et coururent à leur rencontre. Il s'ensuivit un combat où les Skrælingar lancèrent une grêle de traits, car ils avaient des balistes. Ils élevèrent au bout d'une perche une boule énorme, qui ressemblait à une vessie de mouton et qui était bleuâtre[1]. Lancée sur la troupe de Karlsefne, elle fit un tel bruit en tombant, que ceux-ci prirent l'épouvante et se mirent à fuir le long du fleuve, car il leur semblait qu'ils étaient entourés de tous côtés. Ils ne s'arrêtèrent que sur des rochers où ils firent une vigoureuse résistance. Freydis (fille d'Érik le Rouge et femme de Thorvard) s'avança, et voyant que ses compatriotes cédaient, elle leur cria : « Comment des hommes vigoureux comme vous peuvent-ils fuir devant de tels misérables, que vous pourriez tuer comme des moutons ! Si j'avais des armes, je crois que je me battrais mieux qu'aucun de vous. » Ils ne firent aucune attention à ses paroles. Freydis voulait les suivre, mais sa grossesse retardait sa marche. Elle entra dans le bois, poursuivie par les Skælingar ; ayant rencontré le cadavre de Thorbrand Snorreson, qui avait reçu à la tête un coup de pierre plate, elle prit l'épée de ce chef et se mit en état de défense.

---

[1] Les Groenlandais se servent, pour la pêche des cétacés, de javelots au milieu desquels ils attachent une vessie de phoque, afin de les mieux diriger et de les pouvoir retrouver. C'est peut-être une semblable vessie, attachée à quelque objet pesant, que les Skrælingar leurs ancêtres jetèrent sur les Scandinaves.

Lorsque les Skrælingar l'eurent atteinte, elle se dépouilla le sein, se coupa les mamelles avec le glaive [et les jeta sur les naturels], qui, consternés de cet exploit, s'enfuirent sur leurs canots et s'éloignèrent. Karlsefne et ses gens s'approchèrent de Freydis, dont ils louèrent le courage. Ils n'avaient perdu que deux de leurs hommes, tandis que les Skrælingar avaient laissé un grand nombre des leurs sur le champ de bataille. Ainsi accablés par le nombre, les Scandinaves se retirèrent dans leurs maisons pour bander leurs blessures. En réfléchissant au nombre de leurs ennemis, ils reconnurent qu'ils n'avaient été attaqués que par les naturels venus sur des canots, et que c'était par une illusion d'optique qu'ils avaient cru en voir d'autres descendre de l'intérieur du pays[1].

---

[1] L'image du corps ennemi que les Scandinaves avaient devant eux, était reproduite derrière eux par l'effet du mirage, et ils crurent qu'une autre bande de naturels s'avançait contre eux pour les surprendre par derrière ; c'est ce qui explique la panique dont ils furent pris subitement. Une illusion du même genre a été observée par un savant moderne dans la même contrée que l'on suppose avoir été le théâtre de ces événements : « En traversant les déserts du cap Cod [Kialarnes et Furdustrandir des Scandinaves], dit Hitchcock, dans *Report on the geology of Massachusetts*, j'ai remarqué un singulier effet de mirage. A Orléans, par exemple, il me semblait que nous montions un angle de trois ou quatre degrés, et je ne fus convaincu de mon erreur que lorsqu'en me retournant je remarquai qu'une pareille inclinaison avait lieu sur la route que nous venions de parcourir. Je n'essaierai pas d'expliquer cette illusion d'optique ; j'observerai seulement que c'est un phénomène du même genre que celui qui a frappé M. de Humboldt dans les pampas de Venezuela. Autour de nous, dit-il, toutes les plaines semblaient monter vers le ciel. » C'est peut-être à cause de cette circonstance que les Scandinaves avaient donné au cap Cod le nom de *Furdustrandir* (rivages merveilleux).

Les Skrælingar trouvèrent un cadavre près duquel était une hache; l'un d'eux prit cet instrument et coupa du bois. Tous ses compagnons en firent autant l'un après l'autre, et voyant que le taillant mordait bien, ils regardèrent cette arme comme une chose précieuse. Mais l'un d'entre eux l'ayant émoussée en voulant couper une pierre, elle diminua singulièrement de prix à leurs yeux, et ils la jetèrent là.

Chap. XII. — Les Scandinaves, voyant qu'ils seraient continuellement inquiétés par les naturels du pays, se préparèrent à quitter cette belle contrée pour retourner dans leur patrie. Ils se dirigèrent au nord en suivant la côte, et trouvèrent cinq Skrælingar vêtus de peau qui dormaient sur le rivage, et qui avaient à leurs côtés des vases remplis de moelle et de sang d'animaux. Pensant que ces gens avaient été bannis de leur pays, ils les mirent à mort. Ils arrivèrent ensuite près d'un cap qui était couvert de fientes laissées par les nombreux animaux qui y passaient la nuit. Ils retournèrent au Straumfiord, où ils trouvèrent en abondance tout ce dont ils avaient besoin. Quelques personnes rapportent que Biarne et Gudrid y restèrent avec cent de leurs compagnons; mais que Karlsefne et Snorre avec quarante hommes s'étaient dirigés au sud et étaient revenus le même été, après avoir passé deux mois à peine dans la contrée de Hop. Ensuite Karlsefne, laissant à Straumfiord le reste de la troupe, alla avec une seule embarcation à la recherche de Thorall le chasseur. Il se dirigea au nord en côtoyant le Kialarnes, puis il navigua vers l'ouest en laissant la terre à bâbord. Aussi loin qu'ils pouvaient voir, ils n'apercevaient que des forêts désertes et ne trouvaient que fort peu d'espaces dé-

couverts. Après une longue navigation, ils arrivèrent à l'embouchure d'un fleuve qui coulait de l'est à l'ouest ; ils y pénétrèrent et jetèrent l'ancre près de la rive méridionale.

Chap. XIII. — *Mort de Thorvald Ériksson.*

Il arriva un matin que les gens de Karlsefne aperçurent dans un espace déboisé un objet brillant qui remua en entendant leurs cris. C'était un homme qui n'avait qu'un pied[1]. Il se traîna vers la rive près de laquelle étaient les étrangers et décocha une flèche contre Thorvald, fils d'Érik Rauda, qui était au gouvernail de son embarcation. Atteint au ventre, Thorvald arracha le trait et dit : « J'ai de l'embonpoint sur l'abdomen. Le pays où nous sommes est remarquable par sa fertilité, mais nous n'en tirerons pas grand avantage. » Peu après il mourut de cette blessure. Le naturel s'enfuit du côté du nord, poursuivi par les gens de Karlsefne, qui l'apercevaient de temps à autre, mais qui le perdirent de vue lorsqu'il se jeta dans un bras de mer. Les Scandinaves s'en retournèrent alors, et l'un d'eux chanta ces vers :

« Nos gens ont poursuivi vers le rivage un homme unipède (c'est la pure vérité) ; mais cet être singulier s'est enfui en courant avec vitesse sur la mer. Entends-tu, Karlsefne ? »

Ensuite ils reprirent leur route vers le nord. Croyant que c'était le pays des hommes unipèdes, ils se tinrent à distance, afin d'éviter les dangers. Ils virent une chaîne de montagnes qu'ils jugèrent être la même qui s'étend jusqu'à

---

[1] Il était sans doute enveloppé de telle façon dans ses vêtements, que ses jambes paraissaient n'en former qu'une.

Hop[1]. Ils se croyaient aussi éloignés du Straumfiord que cet endroit l'est de Hop. C'est à Straumfiord qu'ils passèrent le troisième hiver. Il y eut entre eux des brouilles dont les femmes furent l'occasion; car les célibataires voulaient faire outrage aux gens mariés, ce qui produisit beaucoup de désordre. Snorre, fils de Karlsefne, était né en ce lieu dans le premier automne que les Scandinaves y avaient passé; il avait trois ans lorsque les explorateurs s'en retournèrent. En quittant le Vinland, ils furent poussés par un vent de sud, et arrivèrent sur les côtes du Markland, où ils virent cinq Skrælingar, dont un avait de la barbe, deux étaient des femmes et les deux autres des enfants. Ces derniers seuls furent saisis, le reste s'étant enfui et caché en terre. Ils apprirent la langue des navigateurs et furent baptisés. Ils dirent que leur mère s'appelait Vethillde et leur père Uvæge; qu'il y avait dans le pays deux rois dont l'un se nommait Avalldania et l'autre Valldidida; que les habitants de la contrée n'avaient pas de maisons, mais qu'ils habitaient dans des grottes ou des cavernes; qu'en face de leur pays il y en avait un autre dont les habitants avaient des vêtements blancs et portaient devant eux des bâtons auxquels étaient attachés des drapeaux, et qu'ils poussaient de grands cris. Les navigateurs pensèrent qu'il s'agissait du *Hvitramannaland* (terre des hommes blancs) ou Grande-Irlande.

Chap. XIV. — [Les uns retournèrent en Groenland (1011), où ils passèrent l'hiver chez Érik Rauda.] Biarne Grimolfsson et ses gens furent jetés dans la mer d'Irlande [de Groen-

---

[1] Les montagnes Bleues, qui commencent dans le Massachusetts, se prolongent en effet jusqu'à l'embouchure du Saint-Laurent.

land] et se trouvèrent dans des parages infestés par les vers. [Ils ne s'en aperçurent pas avant que leur navire ne fût perforé par ces insectes] et ne commencât à couler à fond. [Ils délibérèrent alors sur le parti à prendre.] Ils avaient un bateau qui était goudronné d'huile de chien marin. Or, [comme on prétend que] les vers de mer ne s'attaquent pas au bois ainsi enduit, [la plupart étaient d'avis de faire monter dans le bateau autant de personnes qu'il en pourrait porter]. Une partie d'entre eux y passèrent. Mais on vit qu'il ne pouvait contenir que la moitié de l'équipage. Alors Biarne dit : « Puisqu'il en est ainsi, je propose de faire désigner par le sort ceux de nous qui auront place dans le bateau ; il ne faut pas avoir égard au rang des personnes, [car chacun désire sauver sa vie]. » Personne ne voulut parler contre une proposition si magnanime. Biarne fut un de ceux que le sort favorisa. Un [jeune] Islandais qui n'avait pas été aussi heureux, dit : « M'abandonneras-tu ici, Biarne ? — Il le faut bien, répondit ce dernier. — Mais est-ce là ce que tu avais promis à mon père, lorsque je quittai sa maison pour te suivre ? Tu lui disais que nous partagerions les mêmes destinées. — Prends ma place dans le bateau, et je remonterai sur le navire, puisque tu tiens tant à la vie. » Ceux qui étaient sur le bateau continuèrent leur route, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à Dublin en Irlande. Ce sont eux qui ont raconté ces événements. On pense que Biarne et ses compagnons périrent dans la mer des vers, car on n'entendit plus parler d'eux.

Chap. XV. — *Généalogie de Karlsefne et de sa femme Gudrid.*

Le second été qui suivit, Karlsefne avec sa femme Gudrid se rendit à Reynisnes, en Islande. Sa mère, s'imaginant qu'il avait fait un mauvais mariage, s'absenta le premier hiver; mais apprenant que Gudrid était une femme excellente [qui s'entendait à bien administrer une maison et qu'elle s'accordait parfaitement avec son mari], elle alla demeurer avec son fils, et vécut en bonne amitié avec sa bru. Karlsefne avait pour fils Snorre, qui fut père de Hallfride, mère de l'évêque Thorlak Runolfsson, et Thorbiœrn, qui fut père de Thorun, mère de l'évêque Biœrn. Snorre Karlsefnesson eut pour fils Thorgeir, qui fut père de Ingveld, mère de l'évêque Brand premier; et pour fille Steinum, qui épousa Einar, fils de Grundar-Ketil, fils de Thorvald Krok, fils de Thorer de Espehol. Thorstein Ranglat (l'injuste), fils de Steinum, fut père de Gudrun, mariée à Jœrund de Keldum; Halla, fille de Steinum, fut mère de Flose, père de Valgerde, mère du seigneur Erlend le Fort, père du seigneur juge Hauk. Thordis, autre fille de Flose, fut mère de madame Ingegerd l'Opulente, dont la fille, madame Hallbera, fut abbesse de Stad, dans le village de Reinisnes. On omet les noms de beaucoup d'autres Islandais distingués qui descendaient de Karlsefne et de Thuride. Dieu soit avec nous! Amen. [C'est ici que finit cette saga.]

SAGA D'ÉRIK RAUDA.

(Chap. VI et commencement du chap. VII.)

On commença de nouveau à parler des voyages en Vin-

land, car ces expéditions étaient à la fois fort lucratives et honorables. La même année (1011) que Karlsefne revint du Vinland, il arriva de Norvége un navire appartenant aux deux frères Helge et Finnboge, qui passèrent l'hiver en Groenland. Ils étaient originaires de l'Œstfiord en Islande. Freydis, fille d'Érik Rauda, partit de Gardar pour aller trouver ces Islandais. Elle les engagea à entreprendre avec elle un voyage en Vinland, promettant de partager avec eux les produits de l'expédition. Lorsqu'ils y eurent consenti, elle alla demander à son frère Leif les maisons qu'il avait fait élever en Vinland. Il répondit, comme auparavant, qu'il voulait bien prêter mais non pas vendre les Leifsbudir. Les deux Islandais et Freydis s'engagèrent à prendre, chacun sur leur vaisseau, trente hommes faits sans compter les femmes. Mais Freydis n'observa pas cette convention : elle prit cinq hommes de plus que le nombre fixé, et les cacha si bien, que ses associés n'en furent instruits qu'à leur arrivée en Vinland. Il était convenu que les deux vaisseaux navigueraient de concert. Ils se suivirent en effet d'assez près ; mais les frères arrivèrent les premiers et se mirent à transporter leurs bagages dans les maisons de Leif. Lorsque Freydis les eut rejoints, elle leur demanda pourquoi ils déposaient leurs effets dans ces bâtiments. « Nous ne faisons qu'exécuter la convention, répondirent-ils. — Mais c'est à moi, dit-elle, et non à vous, que Leif a prêté ces constructions. — Helge répliqua : Nous ne sommes pas de force à lutter d'astuce avec toi. » Ils mirent dehors leurs bagages et élevèrent des constructions séparées, plus loin du rivage, sur la rive d'un lac, où ils furent parfaitement à leur aise. Freydis fit couper des arbres pour la charge de son navire.

Lorsque l'hiver approcha, les deux frères organisèrent des jeux afin de passer plus agréablement le temps. Mais bientôt des rumeurs malignement répandues mirent la zizanie entre les deux troupes; elles cessèrent de jouer ensemble et de se rendre l'une aux habitations de l'autre. Une bonne partie de l'hiver se passa ainsi. Un matin qu'il était tombé beaucoup de rosée, Freydis se leva et s'habilla, mais sans mettre de chaussures ni de bas; elle se couvrit du manteau de son mari et se rendit à la maison des deux Islandais. Quelqu'un venait de sortir et avait laissé la porte entr'ouverte. Freydis entra et resta quelque temps sur le seuil sans rien dire. Finnboge, qui se trouvait dans la chambre et qui était éveillé, lui demanda ce qu'elle voulait. « Je désire te parler, répondit-elle; lève-toi et viens avec moi. » Il la suivit, et ils allèrent s'asseoir sur un tronc d'arbre déposé près de la maison. « Comment te trouves-tu dans ce pays? demanda-t-elle. — Je suis satisfait de sa fertilité; mais je regrette que des dissensions se soient élevées entre nous; car je crois que nous n'avons pas de raisons d'être désunis. — Je suis du même avis. Mais je venais pour vous proposer d'échanger mon navire contre le vôtre qui est plus grand; je me propose de quitter cette contrée.—Nous te céderons volontiers notre vaisseau, si cela te fait plaisir », répondit-il. S'étant séparés, Finnboge retourna se coucher, et Freydis rentra chez elle. Lorsqu'elle se remit au lit avec les pieds glacés, Thorvard [son mari] s'éveilla et lui demanda où elle s'était ainsi mouillé et refroidi les pieds. « J'étais allée trouver les Islandais, répondit-elle avec véhémence, pour les prier de me vendre leur vaisseau. Mais ils m'ont reçue très-mal; ils m'ont même frappée et accablée de mauvais

traitements; et toi, indigne mari, tu ne te mets guère en peine de venger mon outrage et le tien. Je remarque que je ne suis plus en Groenland, et je veux me séparer de toi, si tu ne me venges pas. »

Incapable de résister à de tels reproches, Thorvard éveilla ses gens et leur ordonna de s'armer le plus vite possible. Ils se rendirent de suite à l'habitation des frères, et les ayant surpris dans leur lit, ils les lièrent et les traînèrent dehors l'un après l'autre. Freydis les faisait massacrer aussitôt qu'ils sortaient. Lorsque tous les hommes furent tués et qu'il ne resta plus que des femmes, personne ne voulut porter la main sur elles. Freydis demanda alors une hache et se précipita sur les femmes qui faisaient partie de la troupe des Islandais. Elle ne cessa de frapper que lorsque ces malheureuses eurent rendu le dernier soupir. Après cet abominable forfait, elle retourna avec ses complices, sans paraître émue de ce qu'elle avait fait. Elle dit à ses gens : « Si nous retournons en Groenland, je ferai mettre à mort celui qui parlera de ce qui s'est passé aujourd'hui. Il faudra dire qu'en partant, nous avons laissé les Islandais derrière nous. » Au printemps (1013) ils équipèrent le vaisseau qui avait appartenu à leurs victimes et le chargèrent de tout ce qu'ils avaient de plus précieux. Ensuite ils mirent à la voile, et après un rapide voyage ils arrivèrent en été dans l'Eriksfiord.

Freydis retourna dans sa maison qui n'avait souffert aucun dommage durant son absence, et continua à exploiter son domaine. Elle avait fait de grands présents à ses compagnons, afin qu'ils gardassent le silence sur son forfait; mais ils ne furent pas si discrets que cette affaire ne vînt à s'éventer. Leif ayant entendu parler de ce crime en fut pro-

fondément affligé. Il prit trois des compagnons de Freydis et les mit à la torture pour les forcer à déclarer la vérité. Les révélations qu'ils firent s'accordaient de tous points. « Il m'est impossible, dit alors Leif, de traiter ma sœur comme elle le mérite ; mais je prédis que sa postérité ne prospèrera pas. » Aussi depuis cette époque il ne lui arriva plus que des revers.

Extrait du Landnamabok [1].

Histoire d'Ari Marsson.

Ulf le Louche, fils de Hœgni le Blanc, qui de Rogaland était passé en Islande à cause de l'hostilité du roi Harald à la belle chevelure, prit possession de tout le pays de Reykianes, entre Thorskafiord et Hafrafell [Islande]. De sa femme Biarg, fille de Eyvind Œstmann et sœur de Helgi le Maigre, il eut Atli le Rouge, qui épousa Thorbiarg, sœur de Steinolf l'Humble. Mar de Holum, fils de Atli, et sa femme Thorkatla, fille de Hergils Hnapprass, eurent pour fils Ari, qu'une tempête jeta [en 983] dans le Hvitramannaland [2], aussi appelé Grande-Irlande. Cette contrée est située à l'ouest, dans la mer, près du Vinland le Bon. On dit qu'elle

---

[1] Ou *Livre de la prise de possession de l'Islande*, contenant l'histoire des premiers colonisateurs de cette île et celle de leurs descendants. On en a quatre rédactions ; la plus ancienne est celle du célèbre historien Ari Frodi, qui était fils de Valgerd, petite-fille de Ari Marsson, et qui vécut de 1067 à 1148.

[2] Terre des hommes blancs, que l'on suppose correspondre aux deux Carolines, à la Georgie et à la Floride.

est à six jours de navigation à l'ouest de l'Irlande. Ari ne put quitter ce pays et il y fut baptisé. Hrafn *Hlymreksfari*[1], qui avait longtemps habité Limerick en Islande, fut le premier qui raconta cet événement. Thorkell Gellisson[2] avait entendu dire à des Islandais (qui tenaient ces faits de Thorfinn, *jarl* ou chef des Orcades) que Ari était célèbre dans le Hvitramannaland, qu'il n'avait pu quitter ce pays, mais qu'il y était fort considéré. Ari avait épousé Thorgerd, fille de Alf de Dal. Ils eurent pour fils Thorgils, Gudlef et Illugi.

Extrait du manuscrit 770 C. *de la collection Arna-Magnéene.*

« Au sud de la partie habitée du Groenland, il y a des déserts, des terres incultes et des glaciers ; ensuite le Markland, puis le Vinland le Bon ; un peu plus loin se trouve l'Albania, ou Hvitramannaland, que visitaient autrefois des navigateurs irlandais. Ces derniers et les Islandais connaissaient Ari de Reykianes, fils de Mar et de Katla, dont on n'entendit pas parler pendant longtemps, et que les habitants du pays avaient choisi pour chef. »

« A l'occident de la grande mer d'Espagne, que quelques auteurs appellent Ginnungagap, et qui s'enfonce entre des terres dans la direction du nord, on trouve le Vinland

---

[1] C'est-à-dire *qui a visité Limerick* en Islande. Il était parent de Ari et vivait dans la première moitié du onzième siècle.

[2] Qui était oncle paternel de l'historien Ari Frodi et vivait au milieu du onzième siècle. Il avait beaucoup voyagé, beaucoup appris et transmis une foule de récits à son neveu.

le Bon; puis, aussi vers le nord, le Markland, ensuite des déserts occupés par des Skrælingar; d'autres déserts jusqu'au Groenland, où sont deux contrées habitées : le *Vestrbygd* (habitation occidentale) et l'*Austrbygd* (habitation orientale); enfin des golfes formés par l'Océan, des montagnes de glace, des déserts qui inclinent vers le Halogaland [partie du Nordland en Norvége]. »

Extraits de Eyrbyggia-Saga.

Aventures de Biœrn Breidvikingakappi et de Gudleif Gudlangsson.

L'histoire du premier est tellement romanesque, qu'on la prendrait pour une fiction, si elle n'était contenue dans l'une des sagas les plus exactes et les plus dignes de foi : il s'expatria volontairement à la suite d'une affaire d'amour et fut jeté dans l'une des contrées du Nouveau-Monde, où il fut retenu par les naturels qni le choisirent pour chef. Il y avait trente ans que l'on n'avait pas entendu parler de lui, lorsque quelques-uns de ses compatriotes abordèrent dans le même pays et furent sauvés par lui. Rentrés dans leur patrie, ils racontèrent ces événements, qui furent consignés dans un livre spécial. Cet ouvrage est maintenant perdu; mais on trouve de nombreux détails sur Biœrn, dans l'*Eyrbyggia-Saga*, ou histoire des habitants de la péninsule d'Eyri dans le thing (district) de Thorsnes (Islande occidentale). Son père Asbrand était propriétaire du domaine de Kamb, situé dans le même canton. C'est là que Biœrn naquit en 957. Il avait environ vingt-cinq ans lorsqu'il s'éprit de Thurid, veuve de Thorbiœrn de Froda et sœur utérine du *godi* (prêtre-magistrat) Snorri de Helga-

fell. Ce dernier, qui désapprouvait cette liaison, emmena sa sœur chez lui et la maria au riche armateur Thorodd de Medalfellstrœnd, qui alla s'établir à Froda. Cette habitation est située à trois myriamètres au nord de Kamb. Biœrn y fit de fréquentes visites, et le bruit courut qu'il entretenait des relations illicites avec la femme de Thorodd. Celui-ci était importuné de ces rumeurs, mais, avec toutes ses qualités, il n'était pas homme à prendre des mesures efficaces pour sauvegarder son honneur, et prit patience, jusqu'à ce que deux de ses voisins, Œrn et Val, fils de Thorer d'Arnarhvol, lui eussent offert de l'aider à venger son outrage vrai ou supposé.

Extrait du chapitre XXIX de l'Eyrbyggia-Saga. — « Un jour que Biœrn était à Froda, on ne put trouver Thorodd, qui restait toujours à la maison quand il recevait de telles visites. Thurid dit alors à son hôte : « Tiens-toi bien sur tes gardes quand tu viens ici ; car je soupçonne que mon mari veut mettre fin à tes visites, et j'ai un pressentiment qu'il t'attend sur ton chemin pour t'assaillir avec des forces supérieures. — C'est bien possible, » répondit Biærn.

« Ensuite il prit ses armes et s'en retourna chez lui. Mais lorsqu'il montait le Digramule, il fut attaqué par cinq hommes : c'étaient Thorodd, deux de ses hommes et les fils de Thorer jambe de bois. Mais il se défendit vigoureusement. Œrn et Val le pressèrent vivement, le blessèrent, mais finirent par tomber sous ses coups. Les autres prirent la fuite avant même d'avoir été blessés. Il continua son chemin jusqu'à ce qu'il arrivât chez lui. Sur l'ordre de la maî-

tresse de la maison, une servante entra dans la chambre avec une lumière pour servir Biœrn. Voyant qu'il était tout ensanglanté, elle alla avertir Asbrand qui lui demanda des explications sur ses blessures : « Tu as sans doute rencontré Thorodd, » dit-il. Biœrn répondit affirmativement et chanta ces vers :

« Les deux fils de Thorer sont tombés sous mes coups ; il n'est pas si facile pour le pusillanime armateur de combattre contre un homme vaillant, que d'embrasser une femme ou d'acquérir des trésors. »

« Sa blessure fut bandée et se cicatrisa parfaitement. Sur l'invitation de son beau-frère, le godi Snorri poursuivit le meurtrier des fils de Thorer et lui intenta un procès devant le *thing* (assemblée des notables) de Thorsnes. Les fils de Thorlak de Eyri prirent la défense de Biœrn, qui fut condamné à payer le prix du sang et banni pour trois ans. Il partit le même été [983]. Vers le même temps, Thurid de Froda accoucha d'un enfant qui reçut le nom de Kiartan, fut élevé à Froda et donna bientôt de grandes espérances.

« Lorsque Biœrn eut traversé la mer, il alla en Danemark et passa au sud chez les *Iomsvikingar*[1], dont le chef était alors Palnatoki. Il fut admis dans leur société et reçut le titre de *kappi* (athlète). Il était à Iomsborg quand Styr-

[1] Pirates de Iomsborg, qui formaient une espèce d'ordre chevaleresque gouverné par des lois très-remarquables. Ils étaient célèbres pour leur vaillance et leurs exploits sur terre et sur mer. Leur forteresse était située sur les côtes de Poméranie. On peut consulter à cet égard : *Iomsvikinga-Sala*, dans *Fornmanna-Sogur*, t. II.

biœrn[1] s'en empara, et le suivit en Suède. Après la bataille de Fyrisvall (près d'Upsala) où périt Styrbiœrn, il opéra sa retraite avec ses compagnons, à travers les forêts. Aussi longtemps que vécut Palnatoki, il resta avec lui et se fit la réputation d'homme vaillant et éprouvé. »

Extrait du chapitre XL. — « Le même été [996], les deux frères Biœrn et Arnbiœrn se rendirent à Raunhafnaros en Islande. Le premier fut depuis surnommé *Breidvikingakappi* (athlète de Breidvik)[2]; l'autre, qui avait rapporté beaucoup de richesses, acheta aussitôt un domaine à Bakki sur le rivage du Raunhœfn. Il ne vivait pas dans le luxe et parlait peu : c'était néanmoins un homme de mérite sous tous les rapports. Son frère ayant adopté les usages des cours étrangères, menait un grand train ; il était beaucoup plus beau qu'Arnbiœrn, ne lui cédait en rien et s'était plus distingué par sa valeur dans les pays étrangers. Peu après leur arrivée, il se tint une grande réunion, au nord de la bruyère près de l'embouchure du Froda. Tous les marchands s'y rendirent en grande pompe. Thurid s'y trouvait aussi ; Biœrn l'aborda et s'entretint longtemps avec elle, ce dont personne ne les blâma, car il y avait très-longtemps qu'ils ne s'étaient vus. Il s'engagea une rixe où un habitant du Nordenfield reçut une blessure mortelle. Il fut porté sous des arbres près de la rivière, et perdit tant de sang qu'il s'en forma une mare. Le jeune Kiartan, fils de

---

[1] Fils du roi Olof et prétendant au trône de Suède.

[2] Le *Breidvik* ou large baie est une petite anse sur le rivage de laquelle se trouvait Kamb.

Thurid, se trouvait près de là et avait à la main une petite hache qu'il alla tremper dans le sang. Lorsque les gens du snd s'en retournèrent, Thord Blig demanda à Biœrn comment s'était passée son entrevue avec Thurid. « J'en suis très-satisfait. — As-tu vu le fils de Thorodd ou le tien, et qu'en dis-tu? »

« Alors Biœrn chanta ces vers : « J'ai vu un enfant, avec des regards terribles, image de sa mère, qui courait vers la mare de sang sous les arbres. On dit qu'il ne connaît pas son véritable père, celui qui a parcouru les mers. »

« Thord continua : « A qui de vous deux Thorodd pense-t-il qu'appartient cet enfant? » Biœrn répondit par ce couplet :

« La supposition de Thorodd serait justifiée si la noble femme mettait au monde des enfants qui me ressemblent. Cette belle aussi blanche que la neige m'a toujours aimé, et j'ai pour elle une affection réciproque.

« Thord reprit : « Il vaudrait mieux pour vous que tu cessasses d'avoir des rapports avec elle. — C'est sans doute un bon conseil ; mais je ne puis me résoudre à le suivre, quoique je risque d'avoir une affaire avec son frère Snorri. —Alors tiens-toi sur tes gardes. » Ils se séparèrent, et Biœrn retourna à Kamb, dont il avait l'administration depuis la mort de son père. L'hiver il recommença à traverser la bruyère pour aller voir Thurid. Quoique ces visites fussent désagréables à Thorodd, il ne savait comment les faire cesser, se rappelant ce qu'il lui en avait coûté la première fois qu'il entreprit d'y mettre fin. Voyant en outre que Biœrn était beaucoup plus fort qu'auparavant, il gagna Thorgrima

Galdrakinn, afin qu'elle déchaînât la tempête quand Biœrn traverserait la montagne. Un jour que ce dernier était allé à Froda, il s'en retourna très-tard par un temps pluvieux. Il tombait une neige froide et il faisait si noir, quand il fut sur la montagne, qu'il ne pouvait distinguer le chemin. Les tourbillons de neige et la véhémence du vent l'empêchaient d'avancer. Le froid augmenta, et les vêtements du voyageur, qui étaient trempés, se congelèrent et devinrent roides. Il s'égara et ne sut plus où se diriger. Ayant trouvé une caverne, il y pénétra et y passa la nuit. Mais ce fut une froide habitation. Il chanta alors ce qui suit :

« La femme qui offre des vêtements à l'hôte qui a souffert de l'orage, ne me trouverait guère bien abrité, si elle savait que je suis engourdi par le froid et étendu dans une caverne, moi qui ai gouverné un navire. »

« Il resta trois jours dans la caverne, jusqu'à ce que l'orage s'apaisât; le quatrième il regagna Kamb, tout transi de froid. Ses gens lui demandèrent où il était pendant l'orage. Il répondit par ces vers :

« Moi qui ai fait parler de mes exploits, quand je combattais sous l'étendart de Styrbiœrn, dans la bataille où Erik au casque de fer renversa tant de guerriers, j'errais dans la bruyère, et les fortes averses de la sorcière m'empêchaient de retrouver le chemin. »

« Biœrn passa l'hiver à Kamb, et au printemps son frère alla s'établir à Bakki. »

Extrait du chapitre XLVII. — « Cet été [999] Snorri se rendit avec vingt hommes à Froda, où son beau-frère donnait

un festin. Thorodd lui représenta que les visites de Biœrn à Froda étaient une charge et un déshonneur pour lui, et le pria d'y mettre ordre. Snorri partit au bout de quelques jours emportant des présents considérables. Il chevaucha dans la montagne et répandit le bruit qu'il allait visiter son navire à l'entrée du Raunhœfn. On était alors au temps de la fauchaison. En traversant la montagne de Kamb au sud, Snorri dit : « Descendons vers Kamb ; je dois vous apprendre que je veux visiter Biœrn, et le tuer si l'occasion s'en présente. Mais nous ne l'attaquerons pas dans la maison, car les murs en sont solides, et il est brave et vigoureux. Nous ne sommes d'ailleurs qu'en petit nombre, et il est reconnu que, même avec des forces supérieures, le succès est douteux quand on assiége dans leur maison ces hommes belliqueux. Il en fut ainsi quand Geir Godi et Gizur le Blanc avec quatre-vingts hommes attaquèrent Gunnar à Hlidarendi. Ce dernier était seul ; néanmoins il blessa et tua plusieurs de ses agresseurs ; ceux-ci avaient cessé de combattre quand Geir Godi remarqua que Gunnar manquait de projectiles. — Mais comme Biœrn est probablement dehors, je te charge, mon parent Mar, de lui porter le premier coup. Songe bien que ce n'est pas un homme avec qui l'on badine, et qu'il faut soutenir une rude lutte contre le loup, si on ne l'abat pas du premier coup. » En arrivant à Kamb, ils trouvèrent Biœrn dans sa cour, occupé à construire un traîneau. Il était seul et n'avait aucune arme, excepté une petite hache et un grand couteau d'un empan de long à partir du manche. Il s'en servait pour faire des trous dans le traîneau. Apercevant Snorri qui avait un manteau bleu et marchait en tête de sa bande, il le reconnut immédiatement,

saisit son couteau et prit instantanément la résolution de marcher à leur rencontre. Lorsqu'il fut en leur présence, il saisit d'une main la manche du manteau de Snorri, de l'autre il tint son couteau de manière à lui percer la poitrine s'il le jugeait à propos. Il salua son ennemi, qui lui rendit son salut. Mar se tint coi, voyant bien qu'il y allait de la vie de Snorri, si l'on inquiétait Biœrn. Ce dernier les accompagna et leur demanda s'ils savaient quelques nouvelles. Mais il garda l'attitude qu'il avait prise d'abord. « Je ne me dissimule pas, Snorri, dit-il, que j'ai agi à ton égard de telle façon, que tu pourrais m'intenter une action ; et j'ai entendu dire que tu es mal disposé à mon égard. Si ta présence n'est pas un accident, mais que quelque affaire t'amène auprès de moi, explique-toi ; si ce n'est pas le cas, faisons la paix, et je m'en retournerai, car je ne veux pas aller plus loin. » Snorri répondit : « Tu as fait une si habile diversion en nous abordant, que je t'accorde la paix pour cette fois, quelles que fussent d'ailleurs nos intentions en venant ici. Mais je te prie de cesser de fréquenter Thurid ; car nous ne pourrions vivre en concorde, si tu continues comme tu as commencé. — Je ne veux promettre que ce que je me propose de tenir, dit Biœrn ; mais je ne crois pas que je puisse changer tant que Thurid et moi nous serons dans la même contrée. — Ta présence n'est pas tellement indispensable dans ce pays, dit Snorri, que tu ne puisses le quitter. — C'est vrai, dit Biœrn ; et puisque tu es venu près de moi, et que notre entretien a pris cette tournure, je te promets que Thorodd et toi vous ne serez désormais plus importuné de mes visites chez Thurid. » Ensuite ils se séparèrent. Snorri alla vers son vaisseau et retourna en-

suite à Helgafell. Le lendemain Biœrn monta à cheval et se rendit à Raunhœfn, où il retint aussitôt une place sur un vaisseau. L'équipement fut bientôt terminé, et ils se mirent en mer [999] avec un vent de nord-est qui souffla pendant une bonne partie de l'été. Mais ce ne fut que longtemps après que l'on entendit parler de ce vaisseau. »

Extrait du chapitre XLIV. — « Gudleif, fils de Gudland le Riche, de Straumfiord [Islande occidentale], et frère de Thorfinn, dont descendent les *Sturlungar*, était un grand négociant. Son navire et celui de Thorolf Eyra-Loptsson livrèrent un jour bataille au fils de Sigvald jarl, à Gyrd, qui perdit un œil dans cette affaire[1]. Vers la fin de la vie du roi Olaf le Saint [1030], Gudleif avait fait un voyage de commerce à Dublin. Lorsqu'il retourna en Islande, il navigua à l'ouest de l'Irlande, avec un vent de nord-est qui le poussa si loin à l'ouest et au sud-ouest, qu'il ne savait plus où se trouvait la terre. Comme l'été était déjà avancé, il était impatient d'arriver au terme de ce voyage. Apercevant une grande terre qu'il ne connaissait pas, il prit la résolution d'y débarquer, car il était las de combattre contre la violence de l'Océan. Il trouva un bon port, et il était à terre depuis peu de temps, lorsqu'il arriva des gens dont aucun ne lui était connu, mais dont la langue semblait se rapprocher de l'Irlandais. Bientôt les indigènes, qui étaient au nombre de plusieurs centaines, assaillirent les navigateurs,

---

[1] Le détroit de Middelfart, entre le Jutland et l'île de Fionie, fut le théâtre de ce combat. Il paraît que Gyrd avait attaqué les deux navires dans l'espoir de les capturer.

leurs lièrent les mains et les conduisirent dans l'intérieur du pays. Les Islandais, mis en présence d'une assemblée qui devait prononcer sur leur sort, comprirent que quelques-uns de leurs juges proposaient de les mettre à mort, et que d'autres étaient d'avis de les partager et les réduire à l'esclavage. Pendant ces délibérations, ils virent approcher une grande troupe avec un étendart, d'où ils conclurent qu'il y avait un chef au milieu de cette foule. Sous la bannière, s'avançait à cheval[1] un personnage considérable, de haute stature, déjà âgé et qui avait les cheveux blancs. Tous ceux qui étaient présents s'inclinèrent devant lui et le reçurent de leur mieux. C'est à lui que fut laissée la décision de l'affaire des étrangers. Le chef, ayant fait amener devant lui Gudleif et ses compagnons, leur adressa la parole en langue *nosræna* [islandaise] et les interrogea sur leur patrie. Apprenant que la plupart étaient Islandais, il demanda quels étaient spécialement ceux qui étaient de cette île. Gudleif salua le vieux chef, qui reçut bien cette politesse, et dit qu'il était de telle contrée sur les rives du Borgarfiord. Son interlocuteur l'interrogea ensuite sur la plupart des personnages considérables du Borgarfiord et

---

[1] Cette expression est digne de remarque. Elle semblerait indiquer que les habitants du Nouveau-Monde avaient des chevaux ; or on sait que cet animal n'est pas originaire du pays. Les Islandais l'auraient-ils importé dans le Nouveau-Monde ? ou bien faut-il prendre le mot *rita* dans le sens d'*être porté en litière* qu'il a quelquefois ? ou enfin l'auteur, qui vivait dans un pays où tous les personnages considérables vont à cheval, a-t-il supposé qu'il en était de même dans le Nouveau-Monde ? Il arrive souvent aux historiens qui paraphrasent leurs sources de remplacer le mot propre par un synonyme qui change le sens.

du Breidifiord et lui demanda des renseignements précis sur Snorri Godi, sur sa sœur Thurid de Froda, et particulièrement sur Kiartan, fils de cette dernière. D'un autre côté les indigènes criaient qu'il fallait rendre une décision aux étrangers. Alors le chef se retira et choisit douze hommes avec lesquels il délibéra longtemps. Ensuite il s'approcha de l'assemblée et dit à Gudleif : « Moi et les habitants de ce pays nous avons longtemps délibéré à votre égard : ils m'ont laissé la décision, et je vous autorise à aller où vous voudrez ; mais quoique l'été soit presque passé, je vous conseille pourtant de quitter ce pays, car il ne faut pas se fier aux indigènes ; il ne fait pas bon avoir affaire à eux ; ils croient d'ailleurs que la loi a été violée à leur préjudice. — Mais, dit Gudleif, si le destin nous permet de revoir notre patrie, comment nommerons-nous celui à qui nous devons notre liberté ?—Je ne puis vous en instruire, répondit-il ; car je ne voudrais pas que mes parents et mes frères d'armes fissent un voyage comme celui que vous auriez fait, si je n'avais pas été là pour vous protéger. Mais maintenant je suis si âgé, que je puis m'attendre sans cesse à succomber de vieillesse ; et quand même je vivrais encore quelque temps, il y a d'autres chefs plus puissants que moi, qui ne sont pas en ces lieux pour le moment, et qui auraient peine à laisser des étrangers en paix. » Ensuite il fit appareiller leur vaisseau et y resta avec eux jusqu'à ce qu'il s'élevât un vent favorable qui les emporta. Mais avant de les quitter, il tira de son doigt un anneau et le remit à Gudleif ainsi qu'une bonne épée : « Si le destin permet que tu retournes en Islande, lui dit-il, remets cette épée au colon Kiartan de Froda et cet anneau à sa mère Thurid. — Mais, demanda Gudleif, que dirai-je

s'ils m'interrogent sur celui qui envoie ces présents? —Tu répondras : C'est une personne qui était en meilleures relations avec la dame de Froda, qu'avec son frère le godi de Helgafell. Si quelqu'un devine le nom de celui qui a possédé ces objets, dis que je défends à qui que ce soit de venir en ce pays ; car c'est un voyage périlleux : tout le monde n'effectue pas l'abordage aussi facilement que vous l'avez fait. La contrée est très-étendue, et il n'y a que peu de ports. Partout les étrangers peuvent s'attendre à être inquiétés, quand ils ne sont pas dans les mêmes circonstances que vous. » Ensuite Gudleif mit à la voile et débarqua en Irlande à une époque avancée de l'automne. Après avoir passé l'hiver à Dublin, il partit en été pour l'Islande et remit les présents aux destinataires. Des personnes tiennent pour certain que le chef des indigènes était Biærn Breidvikingakappi. Mais il n'y a pas d'autres faits pour confirmer cette opinion, que ceux que l'on vient de rapporter. »

Les extraits qui suivent attestent que les Islandais continuèrent pendant plus de trois siècles à visiter le Nouveau-Monde. On les a réunis ensemble suivant l'ordre chronologique, en indiquant par une majuscule les ouvrages d'où ils sont tirés. Ce sont :

I. (R) *Annales Islandorum regii*, qui commencent à Jules-César et vont jusqu'en l'année 1328 de J.-C. Langebek a inséré cette chronique dans *Scriptores rerum danicarum*, t. III, p. 1-135. Elle est fort exacte, et le manuscrit écrit avec soin et bien conservé. On conjecture

que la partie antérieure au douzième siècle a été composée en 1156.

II. (V) *Annales vetustissimi,* qui vont de l'an 1 à l'an 1313 de J.-C. Il y a une lacune de 1000 à l'an 1269. Le manuscrit paraît être du commencement du quatorzième siècle. Langebek en a donné une édition dans son tom. II, p. 177-199.

III. (S) *Shálholts annáll hinn forni* (Anciennes annales de Skalholt), qui s'arrêtent en 1356. On ne possède plus le commencement jusqu'à l'an 140, ni les années 1013 à 1180 et 1264 à 1272.

IV. (L) *Lœgmanns annáll* (Annales du Juge), dont il ne reste que la partie traitant des années 272 à 1392.

V. (Res.) *Annales Reseniani,* ainsi nommées parce qu'elles appartenaient à l'historien Resenius. Elles paraissent s'être étendues jusqu'au quatorzième siècle, mais il ne reste plus que les années 228 à 1295.

VI. (F) *Annales Flateyenses,* dont on a déjà parlé.

VII. (H) *Annales Holenses* (Annales de Holum), qui comprennent les années 636 à 1394.

VIII. (G) *Sluttligir ágrips annálar um Grœnland* (Court epitome des annales du Groenland), par Biœrn Jonsson de Skardsá, qui l'ajouta à la fin de sa collection de mémoires historiques et géographiques sur le Groenland. Cette chronique va de 986 à 1461.

1121. Erik, évêque de Groenland, partit pour explorer le Vinland (R. F. G.).

L'évêque Erik explora le Vinland (Res.).

L'évêque Erik Upsi explora le Vinland (L.).

Erik, évêque des Groenlandais, explora le Vinland (H.).

1285[1]. On découvrit une terre à l'ouest de l'Islande (V. F.).

La nouvelle terre fut découverte (H.).

Adalbrand et Thorvald, fils de Helge, découvrirent la nouvelle terre (R.).

Adalbrand et Thorvard, fils de Helge, découvrirent la nouvelle terre à l'ouest de l'Islande (G.).

Dúneyar (îles du Duvet) fut découverte (S. L.).

1288. Rolf fut envoyé par le roi Erik pour explorer le nouveau pays, et engagea des Islandais à l'accompagner dans ce voyage (G.).

Long vaisseau en Islande[2] (S.).

1289. Le roi Erik envoya Rolf en Islande pour visiter la nouvelle terre (S.).

---

[1] Il est vraisemblable que tous les passages réunis sous cette année se rapportent à une même découverte, et que les nouvelles terres furent appelées *Duneyiar* (îles du Duvet) probablement à cause de la grande quantité d'oiseaux qui y nichaient. L'histoire nous apprend que le prêtre Thorvald, *præpositus* des églises du Vestfiord, partit de l'Islande en 1285 pour se soustraire aux vexations du gouverneur Rafn Odsson. C'est dans ce voyage qu'il fut jeté avec son frère sur les côtes de l'Amérique. Si leur découverte n'eut pas de conséquence, c'est probablement parce que Adalbrand mourut l'année suivante, et que Thorvald fut continuellement persécuté, et finit par être déporté en Norvége. Toutefois Erik, roi de Norvége, se chargea d'explorer les nouvelles découvertes. Mais les épidémies, les rudes hivers et la famine qui se succédèrent à cette époque, nuisirent au succès de ces entreprises.

[2] C'est apparemment le navire qui avait été mis à la disposition de Rolf.

1290. Rolf parcourut l'Islande et invita des habitants à faire un voyage dans la nouvelle terre (F.).

1295. Mort de Landa-Rolf[1] (F.).

1347. Il arriva treize grands navires en Islande. L'*Eindridasudina* fit naufrage dans la partie orientale du Borgarfiord, près de Langanes ; l'équipage et la plus grande partie de la cargaison furent sauvés.

Le *Bessalanginn* fit naufrage près de Sida ; il périt dix-neuf hommes de l'équipage, notamment Haldor le Maigre et Guthorm Stali ; la cargaison éprouva beaucoup de dommage. Six navires avaient déjà été poussés loin des côtes. Il vint aussi du Groenland une embarcation moins grande que les petits navires islandais. Elle aborda à l'extrémité du Straumfiord, ayant perdu son ancre. Elle portait dix-sept hommes qui avaient fait un voyage en Markland, mais qui, à leur retour, avaient été poussés vers ce rivage. Pendant l'hiver, il y vint en tout dix-huit grands navires, outre les deux qui avaient fait naufrage (S.).

Il vint du Groenland un vaisseau qui avait navigué en Markland, et qui contenait dix-huit hommes (F.).

Fragment de GRŒNLANDS ANNAL EITT EPTIR HAUKSBÓK (une Chronique groenlandaise contenue dans le livre de Hauk[2]).

Cette relation, adressée au prêtre groenlandais Arnald,

---

[1] C'est-à-dire Rolf découvreur de terres.

[2] Le juge Hauk, qui vécut de 1268 à 1334, a laissé plusieurs ouvra-

aumônier du roi (de Norvége) Magnus Hakonarson, fut écrite par le prêtre Haldor du Groenland, dans le navire marchand qui amena au Groenland l'évêque Olaf. L'été où Arnald quitta le Groenland, sur un navire qui fit naufrage près de Hitarnes en Islande [1266], on trouva dans la mer quelques arbres qui avaient été taillés avec de petites haches et où étaient enfoncés des coins faits de dents et d'os. Le même été, il vint aussi du Nordrseta des gens qui s'étaient avancés plus loin au nord qu'on ne l'avait fait auparavant. Dans aucune de ces contrées, ils ne trouvèrent des traces du séjour des Skrælingar, si ce n'est dans le Kroksfiardarheidi[1], et l'on pense que ce fut leur chemin le plus court pour venir ici, quel que soit le pays d'où ils soient venus. (On voit par là, ajoute Biœrn Jonsson, avec quel soin les Groenlandais s'informaient du séjour des Skrælingar.) Ensuite les ecclésiastiques envoyèrent au nord un navire pour explorer des contrées situées très-loin au nord des pays déjà connus. Ces gens s'éloignèrent du Kroksfiardarheidi, de sorte qu'ils perdirent la terre de vue. Ensuite ils durent se laisser aller au gré d'un vent du sud, accompagné de ténèbres; quand la tempête se fut apaisée et que l'obscurité se fut dissipée, ils virent une multitude d'îles et

---

ges estimés. Celui dont est tiré le présent extrait nous a été conservé par l'Islandais Biœrn Jonsson de Skardsa, qui vécut de 1574 à 1655 et fit un recueil d'ouvrages historiques et géographiques relatifs au Groenland. Le collecteur a ajouté plusieurs remarques.

[1] C'est-à-dire montagnes désertes du Croc. M. Rafn suppose que ces parages correspondent aux *Cunningham Mountains*, situées au 75° de latitude, près du *Lancaster's Sound* et du *Barrow's Strait*.

toutes sortes d'animaux : des phoques, des baleines et une grande quantité d'ours. Ils pénétrèrent jusqu'au fond du golfe et perdirent de vue aussi bien la côte méridionale que ses glaciers; mais il y avait au sud des masses de glace, aussi loin qu'ils pouvaient voir. Certains indices montraient que les Skrælingar avaient autrefois séjourné dans ces lieux. Les explorateurs ne purent descendre à terre à cause des ours. Ils naviguèrent trois jours en s'en retournant, et trouvèrent quelques vestiges des Skrælingar, dans quelques îles au sud du Snæfell (montagne de glace). Ensuite ils mirent toute une longue journée, le jour de la Saint-Jacques, pour regagner le Kroksfiardarheidi. Il gelait pendant la nuit, mais le soleil luisait nuit et jour ; et lorsqu'il était au sud, il était si peu élevé, qu'un homme couché en travers dans un bateau à six rames et étendu contre le bastingage, recevait sur la figure l'ombre du bord le plus rapproché du soleil ; mais à minuit cet astre était si haut que chez nous dans la contrée habitée, lorsqu'il est au nord-ouest. Ensuite ils retournèrent à Gardar.

Fragments de GROENLANDS ANNAL (Annales du Groenland) *recueillis par Biœrn Jonsson de Skardsa.*

Tous les personnages notables du Groenland avaient de grands navires et des embarcations construits pour être envoyés à la pêche et à la chasse dans le Nordseta, et pourvus de toute espèce d'attirail de pêche et de mâts faits d'arbres taillés. Parfois ils s'y rendaient en personne (ce qui, ajoute Biœrn Jonsson, est mentionné dans plusieurs passages de la saga de Skáld-Helgi ou de la narration sur Thordis).

On avait aussi l'habitude d'y préparer du goudron de phoque, car la chasse du phoque y était beaucoup plus productive qu'elle ne l'est chez nous, dans la contrée habitée. La graisse de phoque fondue était enfermée dans des bateaux de peau que l'on suspendait au vent sous des hangars. On l'y laissait jusqu'à ce qu'elle se figeât, ensuite on lui donnait la dernière main. Ces *Nordrsetumenn* (voyageurs au Nordrseta), comme on les appelait, avaient des huttes à Greipar [1] et quelques-unes à Kroksfiardarheidi. On y trouve des bois amenés par les flots, mais il n'y croît pas d'arbres. La mer jette sur cette péninsule du Groenland septentrional principalement des arbres et des objets qui viennent du Markland. . . . . .

Les Groenlandais ont toujours besoin d'entreprendre des expéditions maritimes dans les contrées désertes sur la côte la plus septentrionale du pays, tant pour aller chercher des bois de construction, que pour chasser et pêcher. Ces contrées s'appellent Greipar et Kroksfiardarheidi. Le voyage est long et difficile, ce qu'atteste clairement la saga de Skald-Helgi, dans ces vers :

« Des navigateurs se rendirent à Greipar, qui se trouve à l'extrémité du Groenland. »

Parfois on appelle aussi *Nordrseta* ces stations de pêche de Greipar et de Kroksfiardarheidi.

---

[1] Contrée que M. Rafn suppose située sur la côte orientale du Groenland, entre le 67° et 68° de latitude.

Extrait d'un abrégé de Géographie de la fin du treizième siècle.

Ce mince abrégé en quatre pages in-4° contient une description de Jérusalem, une brève énumération des principales contrées du monde connu, et deux figures dont l'une représente le système planétaire ; l'autre est une espèce de Mappemonde portant les noms des trois anciennes parties du monde, et celui d'une quatrième qui est appelée *Synnri bygd* (contrée méridionale habitée).

« Au nord de la Saxe est le Danemark, que traverse la mer [du Nord] pour se réunir à la mer de l'Est [Baltique]. La Suède est située à l'est du Danemark, la Norvége au nord. Au nord de la Norvége est le Finmark. De là, la terre tourne au nord-est, ensuite à l'est, avant que l'on arrive au Biarmaland [Permie], qui est tributaire du roi de Gardariki. A partir du Biarmaland les terres s'étendent vers des déserts au nord, jusqu'à ce que commence le Groenland. Au sud du Groenland est situé le Helluland, ensuite le Markland ; de là il n'y a pas loin au Vinland, que quelques personnes regardent comme une partie de l'Afrique. L'Angleterre et l'Écosse sont une île, et pourtant forment chacune un royaume. L'Irlande est une grande île. L'Islande est aussi une grande île au nord de l'Irlande. Tous ces pays sont compris dans la partie du monde que l'on appelle Europe. »

Fragment d'une Géographie de la fin du quatorzième siècle[1].

« Tout contre le Danemark est la Suède mineure, où est Œland, ensuite Gottland, ensuite le Helsingeland, ensuite le Vermeland, ensuite les deux Kvenlands, qui sont au nord du Biarmeland. Du Biarmeland au Groenland, s'étendent au nord des pays inhabités[2]. Au sud du Groenland est le Helluland, ensuite le Markland, à peu de distance duquel est le Vinland le Bon, qui, selon quelques-uns, est une partie de l'Afrique. S'il en est ainsi, l'Océan doit passer entre le Vinland et le Markland. On rapporte que Thorfinn Karlsefne coupa du bois pour faire des manches de balai, et partit ensuite pour explorer le Vinland le Bon. Il arriva où il croyait qu'était situé ce pays ; mais il ne put l'explorer et ne put rapporter aucun des excellents produits de la contrée. Ce fut Leif l'Heureux qui découvrit le Vinland ; il trouva en mer quelques marchands en détresse et les sauva

---

[1] Quoique le manuscrit soit du quatorzième siècle, il y a lieu de supposer que l'auteur de cette géographie vivait au douzième siècle. On y lit en effet cette phrase : « Ce guide, ce classement des villes, ce traité universel a été écrit sous la dictée de l'abbé Nicolas, qui fut certainement un homme sage et célèbre, qui avait de la mémoire et de la science, qui était prudent et véridique. » Or on ne connaît que deux abbés du nom de Nicolas. C'est au moins ancien Nicolas, fils de Sæmund, second abbé du monastère de Thingeyri, que l'on attribue cet ouvrage. Il voyagea en 1153-54 et mourut en 1159.

[2] Plusieurs îles voisines du Spitzberg ont été appelées Groenland oriental par des auteurs plus récents, et même par des Anglais contemporains.

par la miséricorde de Dieu. Il introduisit le christianisme en Groenland ; cette religion se répandit tellement, que l'on créa un siége épiscopal à Gardar. L'Angleterre et l'Écosse sont une île, et forment chacune un royaume. L'Irlande est une grande île. Ces contrées sont toutes dans la partie du monde que l'on appelle Europe [1]. »

Extrait du GRIPLA[2].

« La Bavière touche à la Saxe, qui est contiguë au Holstein. Vient ensuite le Danemark. L'Océan passe à travers les contrées orientales. La Suède est située à l'est du Danemark, et la Norvége au nord ; le Finmark au nord de la Norvége ; ensuite la terre tourne au nord-est, puis à l'est jusqu'à ce que l'on arrive au Biarmaland. Cette contrée est tributaire du Gardariki. Au nord du Biarmaland sont situées au nord des contrées désertes appelées Groenland. (Ce que pourtant les Groenlandais ne confirment pas, ajoute Biœrn Jonsson ou un copiste. Ils pensent qu'il en est autrement, et ils l'induisent de ce qu'ils trouvent des bois flottants, qui ont été évidemment coupés par une main humaine, ou bien des rennes qui ont des marques à l'oreille ou des liens aux cornes; enfin des moutons ont été jetés dans ce pays et leurs têtes sont conservées en Norvége, notamment à Trondjhem et à Bergen.) Il y a des golfes, et le pays s'étend au sud-ouest. Il y a des glaciers et des baies ;

---

[1] Voyez sa saga où le même fait est mentionné.

[2] Ce fragment fait partie du recueil de Biœrn Jonsson. Le Gripla, ou *Collection géographique*, doit avoir été écrit bien avant Colomb, puisqu'il y est dit que le Vinland est réuni à l'Afrique.

il y a des îles en face des glaciers. L'un d'eux est inaccessible, un autre est éloigné de quinze jours, un troisième d'une semaine de navigation. Ce dernier est rapproché de la contrée que l'on appelle Hvitserk. Ensuite le pays s'étend au nord ; mais celui qui ne veut pas manquer d'arriver aux endroits habités doit gouverner au sud-ouest. Le siége épiscopal se nomme Gardar et est situé au fond de l'Eriksfiord. Il y a une église consacrée à Saint-Nicolas ; on compte en Groenland douze églises dans la partie orientale, quatre dans la partie occidentale.

Maintenant il faut parler des pays situés en face du Groenland, en dehors des golfes dont on a fait mention : d'abord le Furdustrandir, où il fait si froid, que l'on ignore si cette contrée est habitée ; au sud-est le Helluland, qui est aussi appelé Skrælingialand ; de là il n'y a pas loin au bon Vinland, qui selon quelques-uns se rattache à l'Afrique. Entre le Vinland et le Groenland se trouve le Ginnungagap, bras de l'Océan qui entoure toute la terre.

Extrait de De situ Daniæ et reliquarum, quæ trans Daniam sunt, regionum, *par Adam de Brême*[1].

Præterea unam adhuc regionem recitavit[2] a multis in eo repertam Oceano, quæ dicitur Winland, eo	Il me parla, en outre, d'une région découverte par beaucoup de navigateurs dans le même Océan.

[1] Le témoignage de cet auteur digne de foi, qui écrivit son ouvrage en latin vers 1076, montre que la connaissance des découvertes des Islandais s'était rapidement répandue en Europe.

[2] Le roi de Danemark Sven Estridson, de qui Adam de Brême tenait ces renseignements.

quod ibi vites sponte nascantur, vinum optimum ferentes; nam et fruges ibi non seminatas abundare, non fabulosa opinione, sed certa comperimus relatione Danorum.

Elle est appelée Vinland, parce que la vigne y croît spontanément et donne un vin excellent; on y trouve aussi en abondance des productions non semées. C'est ce que nous a appris, non pas une rumeur fabuleuse, mais une relation authentique des Danois.

Passage de la CHRONIQUE *d'Orderic Vital.*

Le chroniqueur latin Orderic Vital, qui naquit en Angleterre en 1075 et qui écrivit, en 1141, une histoire ecclésiastique, dit, en parlant de la guerre de Magnus III, roi de Norvége, contre l'Irlande, et en mentionnant les possessions de son fils, Sigurd I Iorsalafar (le Croisé), qui régna de 1103 à 1130 :

Orcades insulæ et Finlanda, Islanda quoque, et Grenlanda, ultra quam ad septentrionem terra non reperitur, aliæque plures usque in Gollandam regi Noricorum subjiciuntur, et de toto orbe divitiæ navigio illuc advehantur.

Les îles Orcades, la Finlande [1], l'Islande, le Groenland, au delà duquel, vers le nord, on ne trouve plus de terre, et plusieurs autres îles jusqu'à la province de Gothland sont soumises au roi de Norvége, et des navires transportent de riches productions de toutes les parties du globe.

---

[1] En énumérant la Finlande parmi des contrées situées à l'ouest de la Norvége, l'auteur montre clairement qu'il n'a pas voulu parler du Suomalaiset ou grand duché de Finlande, l'un des états soumis à l'empereur de Russie. D'ailleurs le Suomalaiset n'a jamais été soumis au royaume de Norvége. Il n'est pas vraisemblable qu'il s'agisse ici du Finmark, parce que les auteurs latins emploient de préférence le mot Laponie. Il est probable qu'Orderic Vital a cru devoir rendre le V allemand par un F, qui est plus conforme à la prononciation.

C'est ici que se termine la série des fragments originaux relatifs aux découvertes des Scandinaves dans le Nouveau-Monde. Il resterait à examiner la valeur de ces documents et à rechercher la position des pays qui y sont mentionnés. C'est ce que le traducteur se propose de faire prochainement, dans un mémoire qui sera accompagné de deux ou trois cartes.

FIN.

3 2044 011 21

LIBRAIRIE ET COMMISSIONS POUR L'ALGÉRIE ET L'ORIENT

30, RUE DES BOULANGERS A PARIS.

M

Je m'empresse de satisfaire à une demande qui m'a été souvent faite, en publiant un extrait de mon catalogue qui annonce des livres utiles et même de première nécessité pour toute personne qui veut connaître l'Algérie et prend intérêt aux affaires de notre Colonie.

Correspondant à Paris des principales librairies de l'Algérie, je suis en mesure de fournir tout ce qui a été publié sur l'Afrique, avant et depuis la conquête; et aussi tous les ouvrages relatifs aux pays si curieux et aujourd'hui tant visités de l'Orient et de l'extrême Orient.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous envoyer ce premier extrait de catalogue, sans doute vous y trouverez quelques articles à votre convenance, et si minime que puisse être votre demande, si vous voulez me l'envoyer *franco* et l'accompagner d'un *mandat sur la poste*, ou de *timbres-poste* pour [illegible] l'A[illegible] égal au choix que vous aurez fait, le courrier vous apportera [illegible] *franco*, ce que vous aurez désiré. [illegible] avant, [illegible]

J'espère, Monsieur, voir mon offre bien accueillie, et je [illegible] pagnole[illegible] [illegible] à votre disposition.

Votre respectueux servi[illegible] ara[illegible]

[illegible]e, par [illegible]

CHAL[illegible] [illegible]llége ara[illegible] [illegible]né.